

choisir

revue culturelle
n° 587 – novembre 2008



(En mal
d'espérance



Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance.

Et je n'en reviens pas.

Cette petite espérance qui n'a l'air de rien du tout.

Cette petite fille espérance.

Immortelle.

Car mes trois vertus, dit Dieu.

Les trois vertus mes créatures.

Mes filles mes enfants.

Sont elles-mêmes comme mes autres créatures.

De la race des hommes.

La Foi est une Epouse fidèle.

La Charité est une Mère.

Une mère ardente, pleine de cœur,

Ou une sœur aînée qui est comme une mère.

L'Espérance est une petite fille de rien du tout.

Qui est venue au monde le jour de Noël de l'année dernière.

(...)

C'est cette petite fille pourtant qui traversera les mondes.

Cette fille de rien du tout.

Elle seule, portant les autres, qui traversera les mondes révolus.

Charles Péguy

« Le porche du mystère de la deuxième vertu »



choisir

n° 587 - novembre 2008

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Internet : www.choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Castello-Ferbos/GODONG,
Mémorial de l'holocauste, Berlin
p. 7 : Journal *Semana*
p. 10 : Pierre Emonet
p. 23 : Pierre Pittet
p. 28 : *Zero Hora*

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Le temps de la Toussaint ! <i>par Louis Christiaens</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Illusion <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	9
Se convertir et renaître <i>par Michel Cibils</i>	
Spiritualité	13
Le mystère de l'espérance <i>par Jerry Ryan</i>	
Théologie	17
Se tenir devant le mal(heur)... <i>par Luc Ruedin</i>	
Société	21
L'assistance au suicide <i>par Michel Fontaine</i>	
Politique	26
La Colombie après les otages <i>par Hubert Prolongeau</i>	
Libres propos	30
Il y a 30 ans, Jean Paul 1 ^{er} <i>par Victor J. Willi</i>	
Cinéma	32
Librement inspiré... <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	34
La violoncelliste et le pianiste <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	37
Vieillir et mieux s'aimer <i>par François Compagnon</i>	
Livres ouverts	38
L'urgence du recevoir <i>par Marie-Thérèse Bouchardy</i>	
Chronique	44
Mille milliards de mille sabords <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Le temps de la Toussaint !

Le 1^{er} novembre, l'Eglise catholique honore l'immense foule des « saints anonymes » qui partagent le bonheur de Dieu. Ils sont plus nombreux que ceux que l'Eglise a déclaré saints et qu'elle donne comme des témoins exemplaires de la foi et de l'espérance. Le 2 novembre, l'Eglise commémore tous les défunts et invite à prier pour ceux et celles qui nous ont été proches. La simple évocation de leurs noms permet de nous émerveiller, en communion avec eux, de tout ce qu'ils nous ont donné, voire de guérir de difficiles relations d'aujourd'hui, sans oublier tous les autres, connus et inconnus.

Entre l'allégresse de l'immense cortège des bienheureux qui vivent dans la lumière de Dieu et le souvenir de ceux dont nous sommes séparés par la mort, quel contraste ! D'un côté, la vie bienheureuse, et de l'autre, le souvenir douloureux des disparus. Quelle complémentarité aussi ! Car si, lors de la Toussaint, il n'y avait pas la perspective de la vie éternelle, le jour des morts serait vraiment à commémorer dans la détresse.

Même si la triste tonalité du 2 novembre, avec la traditionnelle visite des cimetières, semble l'emporter sur le bonheur qui nous est promis, le temps de la Toussaint nous offre une belle occasion, dans la trame de nos existences éparpillées, de retrouver quelques fils de chaîne qui tissent notre condition humaine. Aussi, en guise d'éditorial d'un style nouveau, chaque lecteur de ce numéro de choisir est-il invité à entreprendre deux ou trois exercices de réflexion personnelle. Une sorte de mini parcours studieux, sur des questions fondamentales qui habitent souvent notre imagination et nos cœurs sans que nous prenions le temps de nous y attarder. Par exemple, pourquoi ne pas prendre en considération, durant dix minutes de calme, ce que signifie, à nos yeux, la brièveté de la vie, la mort, le mal ?

Plusieurs articles de cette livraison sont à même de baliser notre démarche. Ainsi, en commençant par la fin du numéro (n'ayons pas peur des contrastes !), laissons-nous entraîner, grâce au commentaire

de l'ouvrage Vieillir, une découverte, à un essai de brève relecture de notre vie, de sa cohérence, afin de pouvoir l'harmoniser, autant que faire se peut, et d'en faire notre histoire. La pensée d'une psychanalyste ne remplacera pas notre propre pensée mais aidera à la préciser, à la faire nôtre.

Une autre étape de ce programme automnal consisterait à faire une brève halte, en nous interrogeant sur la place du mal qui poursuit son œuvre dans l'ensemble de notre monde.¹ Certes, le chemin se révèle aride ; toutefois le rappel de vagues de violence qui déferlent sur notre planète nous rendra attentifs à d'autres situations, plus proches de nous. En l'occurrence, dans la mentalité de notre époque, se pose la question d'aborder, socialement et éthiquement, la douloureuse réalité de ceux et celles qui, près de nous, expriment leur solitude et leur désespoir par un désir de quitter cette vie.²

Si ces exercices nous satisfont, n'hésitons pas à découvrir leur versant lumineux qui nous ouvre à une « petite voix » qui vient du dedans de nous. Au fait, est-ce que nous croyons au bonheur ? Et quel bonheur ? A quelle naissance d'une nouvelle vie sommes-nous appelés ? Dans la même ligne de réflexion, en côtoyant la profonde sérénité avec Charles Péguy, nous nous demanderons quelle espérance nous habite aujourd'hui.³

Le temps de la Toussaint ? Une période de prise de distance, de silence, avant les semaines de dispersion qui précèdent les fêtes de Noël et de la Nouvelle Année. Une incitation à dialoguer avec nos inquiétudes, nos désirs. Autant d'interrogations toniques qui nous resituent au cœur de la modernité. Car, tout bien pesé, en qui croit, même en Dieu, il y a toujours une zone qui ne croit pas et, chez celui qui dit ne pas croire, un espace de foi.

Comme le chrysanthème - cette fleur en or qui ensoleille les tombes - la relecture modeste et pratique de nos activités quotidiennes éclairera ce mois de novembre qui n'a pas toujours bonne réputation. Dans l'humble retour à l'essentiel, qui unifie notre vie, notre temps chronologique prend une autre couleur; celle de ne pas exister en vain.

Louis Christiaens s.j.



1 • pp. 17-20.

2 • pp. 21-25.

3 • pp. 13-16.

■ Info

Traduction de la Bible : accord « œcuménique »

« Face à l'urgence de diffuser la Bible, les deux organismes les plus importants, la Fédération biblique catholique et les Sociétés bibliques (145 associations protestantes), bien qu'étant des institutions très différentes, ont signé un accord pour favoriser la traduction et la diffusion de la Bible », a expliqué Mgr Vincenzo Paglia, président de la Fédération biblique internationale, le 13 octobre, au Vatican, lors de la signature de cet accord. « La Bible a été traduite dans 2454 langues. Il en reste encore 4500 qui attendent d'être confrontées avec les saintes Ecritures (...) Si on calcule que les Sociétés bibliques ont diffusé en 2006 environ 26 millions de bibles, cela signifie que seulement 1 ou 2 % des deux milliards de chrétiens ont été touchés », a souligné le prélat. Il s'agit aussi d'un accord sur « l'interprétation » des Ecritures saintes, a-t-il par ailleurs relevé. (Apic)

■ Info

Le Vatican et Interpol

L'Etat de la Cité du Vatican est devenu le 187^e Etat membre d'Interpol. Lors de l'Assemblée générale d'Interpol, à Saint-Pétersbourg, Mgr Renato Boccardo, secrétaire général du Gouvernorat de la Cité du Vatican, a indiqué que « ce souhait d'adhésion a été dicté non seulement par des questions de sécurité du Saint-Père et de notre territoire, mais aussi par les buts qui ont inspiré l'institution d'Interpol, et le premier d'entre eux, celui de promouvoir la collaboration réciproque, même sous forme de solidarité sociale, dans le respect des législations respectives et de l'esprit de la

Déclaration universelle des droits de l'homme. (...) Malheureusement, pour combattre et réprimer les extrémismes, il est parfois nécessaire de recourir à la force par l'utilisation des appareils militaires et policiers. Cependant, la justice et la liberté ne pourront prévaloir sans une stratégie centrée sur la synergie des informations, des cultures et des communications. » (Apic)

■ Info

Sortir de la crise

Face à la crise financière aux Etats-Unis, les évêques américains ont proposé une série de mesures. Dans une lettre envoyée le 26 septembre aux responsables gouvernementaux, Mgr Murphy, président du Comité pour la justice intérieure et le développement humain de la conférence épiscopale, a expliqué que les évêques n'étaient pas en mesure d'apporter une « expertise technique » mais que leur foi et principes moraux « pouvaient aider à guider la recherche de réponses justes au désordre économique qui menace notre peuple ».

« Les accords, les structures et les solutions économiques devraient avoir comme objectif fondamental la protection de la vie et de la dignité humaine », observe-t-il tout d'abord. La recherche scandaleuse d'un profit économique excessif, qui va jusqu'à provoquer une aggravation de la situation des plus vulnérables, est l'exemple « d'une éthique économique qui place le gain au-dessus de toutes les autres valeurs (...) De telles actions ignorent l'impact des décisions économiques sur la vie des gens, tout comme la dimension éthique des choix que nous faisons et la responsabilité morale que nous avons et leur effet sur les personnes. »

En second lieu, le prélat new-yorkais constate que « des mesures efficaces qui affrontent et modifient les attitudes, les pratiques et les erreurs d'évaluation qui ont conduit à la crise sont nécessaires. (...) Ceux qui ont contribué directement à cette crise ou qui en ont tiré profit ne devraient pas être récompensés ou fuir leurs responsabilités pour le mal qu'ils ont commis. »

Ensuite, il rappelle qu'« il existe des besoins humains qui ne trouvent pas de place sur le marché (...) C'est un devoir de justice et de vérité de ne pas permettre que les besoins humains fondamentaux demeurent insatisfaits. »

Il demande donc un renouvellement des instruments de contrôle et de correction au sein des institutions économiques et financières, ainsi qu'une réglementation publique. Et de citer l'encyclique *Centesimus annus*, qui appelle à une société basée sur le travail et sur la participation ; non pas une société opposée au marché, mais qui demande que celui-ci soit contrôlé par les institutions de la société et de l'Etat pour garantir que les besoins fondamentaux de toute la société soient satisfaits.

■ Info

Foi et politique

« Tout en distinguant les rôles, la politique a besoin de la religion », a affirmé le cardinal Tarcisio Bertone, secrétaire d'Etat du Saint-Siège, le 30 septembre, à Rome. « Quand Dieu est ignoré, la capacité de respecter le droit et de reconnaître le bien commun commence à s'évanouir. Il existe certainement une éthique laïque (...) c'est-à-dire non inspirée par la transcendance. Elle mérite attention, respect et concourt souvent au bien commun. Mais lorsque l'on ne s'ins-

pire pas de la transcendance, on finit par être plus exposé à la fragilité humaine et au doute. » Le cardinal Bertone a donc invité les chrétiens à participer au débat public. (Zenit)

■ Info

Visions socio-économiques

Catholiques et orthodoxes sont d'accord sur le fait que le bien commun n'est pas une chose purement matérielle et sur les principes éthiques qui doivent régir l'économie et le marché. C'est ce qui ressort de la présentation d'un livre, traduit en russe, sur la doctrine sociale de l'Eglise, présenté fin septembre à l'Université des relations internationales de Moscou (MGIMO). Cet ouvrage a été écrit par le secrétaire d'Etat Tarcisio Bertone et préfacé par le métropolite Cyrille, président du Département des relations extérieures du Patriarcat de Moscou.

Le concept orthodoxe de bien commun, relève le métropolite, ne s'intéresse « pas seulement au bien matériel, à la paix et à l'harmonie dans la vie terrestre, mais avant tout à l'aspiration de l'homme et de la société humaine à la vie éternelle qui est le bien suprême pour chaque chrétien ». Cela ne veut pas dire que l'orthodoxie « nie l'aspect matériel de l'existence humaine », mais qu'elle invite « à déterminer correctement les priorités. Les biens matériels ne sont pas une condition inaliénable pour le salut et donc leur acquisition ne peut devenir une fin en soi. (...) L'histoire montre clairement que seule l'aspiration à une fin supérieure, la capacité de sacrifier les biens terrestres au profit des biens du ciel, la capacité de se donner des tâches d'ordre supérieur, spirituel, rendent la société humaine vitale et donnent du sens à la vie de chaque individu », souligne-t-il.

Selon la pensée orthodoxe, « celui qui travaille honnêtement et multiplie les biens matériels accomplit une œuvre divine (...) L'argent n'est qu'un moyen pour atteindre un objectif que l'on s'est fixé. Il doit toujours être en mouvement, en circulation », estime-t-il. (Zenit)

■ Info

Santé mentale et communauté

Selon l'OMS, une personne sur quatre est touchée par des problèmes de santé mentale à un moment de sa vie, et plus de 75 % des personnes atteintes de troubles mentaux dans les pays en développement ne reçoivent ni traitement ni soins. Les communautés ont un rôle important à jouer en matière de troubles mentaux. Telle était l'opinion des experts présents le 10 octobre au Centre œcuménique de Genève, pour la Journée mondiale de la santé mentale.

« Les tendances actuelles de migration en masse et d'éclatement des systèmes familiaux font qu'on peut être seul dans la plus passante des rues », a commenté Manoj Kurian, responsable du programme Santé et guérison du Conseil œcuménique des Eglises. Et de plaider en faveur d'approches de travail axées sur la communauté, pour faire en sorte que les gens aient à nouveau des relations.

Les problèmes de santé mentale sont aussi souvent associés à des attentes et des stéréotypes culturels. Ainsi, si le regard d'une communauté peut se révéler très lourd, le contraire peut aussi être vrai. Par exemple, lorsqu'une communauté manifeste son soutien à une femme qui a été violée, des problèmes tels que la dépression peuvent être évités ou atténués.

■ Info

Vietnam : catholiques réprimés

Violences policières, arrestations, campagne de dénigrement de la presse officielle, telles ont été les répliques du gouvernement de Hanoi aux manifestations pacifiques des catholiques du pays réclamant le retour des propriétés de l'Eglise spoliées par l'Etat.

Au vu de ces violations des droits humains, la Commission américaine pour la liberté religieuse dans le monde a proposé d'inscrire à nouveau le Vietnam dans la liste des « pays particulièrement préoccupants en matière de liberté religieuse ». La situation est d'autant plus grave que le Vietnam vient de devenir membre (non permanent) du Conseil de sécurité des Nations Unies. L'association Human Rights Watch a aussi appelé le gouvernement vietnamien à libérer les prisonniers. (Apic)

■ Info

Pas d'auto-censure

La Congrégation romaine pour la doctrine de la foi a demandé au théologien catholique polonais Wacław Hryniewicz de retirer et de réécrire son article *Le sauveur est polyphonique*, publié dans *Open Theology* (Londres). Il a refusé. Dans l'article incriminé, il critique le document du Vatican *Réponses à des questions concernant certains aspects de la doctrine de l'Eglise* (2007) qui réaffirme que les communautés protestantes ne sont pas des Eglises « au sens propre ». Une « régression grave » selon le professeur Hryniewicz, reflétant des attitudes datant d'avant le concile Vatican II.

Membre fondateur d'une commission internationale pour le dialogue théologique entre les Eglises orthodoxe et catholique, W. Hryniewicz a contribué à la rédaction de la *Charta œcuménica* de 2001.

■ Info

Colombie : paramilitaires et Etat

Un rapport signé par un réseau de plus de mille organisations de la société civile colombienne a été transmis au Conseil des droits humains de l'ONU qui examinera la situation colombienne en décembre. Il avance qu'au moins 13 634 personnes ont perdu la vie, en dehors des combats armés, durant l'administration du président Alvaro Uribe à cause de la violence socio-politique. « Les exécutions et les arrestations arbitraires, les disparitions, les déplacements forcés de la population ainsi que les cas de tortures ont drastiquement augmenté. » L'Etat serait responsable, directement ou indirectement, de 75 % des cas où les auteurs de la violence ont été identifiés, en particulier pour la tolérance et le soutien fournis aux violences commises par les paramilitaires d'extrême droite.

Le document précise que contrairement aux affirmations du gouvernement, les groupes de paramilitaires n'ont pas été démantelés et rappelle les attaques constantes du gouvernement contre la Cour suprême de justice qui enquête sur les connivences entre les politiciens et les paramilitaires.

Un épisode récent confirme ces dires. Le parquet de l'Unité nationale des droits humains de Villavicencio a ordonné, le 9 octobre, l'arrestation de six militaires accusés d'avoir assassiné deux civils,

puis de les avoir fait passer pour des guérilleros morts au combat. « Le procureur général Mario Iguarán a assuré que les jeunes disparus de Soacha sont certainement morts dans des affrontements armés », a aussitôt déclaré le président Uribe. Une déclaration démentie peu après par Iguarán en personne... Invité en Suisse par Peace Brigades International et Amnesty International, Jesus Emilio Tuberquia Zapata, un responsable de la Communauté de Paix de San José de Apartado, a témoigné dans le même sens. Officiellement, le gouvernement a signé un accord de démobilisation des quelque 31 000 paramilitaires des Autodéfenses Unies de Colombie (AUC), accusés de graves violations des droits de l'homme et de liens avec le narcotrafic et responsables de la majorité des déplacements de population. « Cette démobilisation n'est qu'une façon de tromper la communauté internationale, car elle ne s'est pas traduite dans les faits par une disparition de ces groupes armés. Ce n'était qu'une manière de récolter des fonds de la coopération internationale. » (Apic) A propos de la Colombie, voir encore notre article aux pp. 26-29.

Miliciens des AUC



Illusion

Pour beaucoup d'entre nous, aller chez le dentiste n'est pas particulièrement agréable. Pourtant, en ce qui me concerne, je n'ai rien à reprocher à ma dentiste. Le travail est toujours impeccable, elle ne cherche pas à « fraiser » quand ce n'est pas nécessaire et elle fait même des piqûres quand cela fait mal. Mais... il y a un « mais ». La facture, bien sûr, mais encore autre chose... Il y a que « cela pourrait faire mal ». J'ai beau essayer de me défaire de cette idée, une petite voix intérieure me dit à chaque visite que, cette fois, je pourrais bien avoir très mal.

Aussi longtemps que ces soucis concernent les rapports avec le dentiste et le cabinet dentaire, ce n'est pas très grave parce que la réalité s'impose rapidement à nous : l'inquiétude n'est pas fondée et les faits la condamnent. Mais je constate que dans la vie spirituelle, les mêmes illusions se manifestent. Tout comme nous pouvons éprouver ce souci de « protection » par rapport aux dangers que représente une visite chez le dentiste, nous pouvons aussi nous illusionner dans notre vie spirituelle. Nous percevons alors les choses de manière légèrement déformée, de sorte que nos décisions ne sont pas appropriées à ce qui se passe réellement.

L'illusion spirituelle peut être séduisante, être une tentation qui prend l'apparence du bien. Par exemple, se fonder sur le désir de faire mieux ou davantage. Combien de fois n'avons-nous pas pris des résolutions qui, sur la durée, se sont révélées inappropriées. Qui ne s'est pas promis de prendre davantage de

temps pour intensifier sa relation à Dieu ou pour approfondir sa foi, et a dû déchanter parce qu'il n'avait pas intégré les contraintes du quotidien ? L'idée était louable mais ne tenait pas assez compte du « réel ».

La difficulté est que contrairement à notre exemple du dentiste, où l'illusion est rapidement révélée, l'erreur de perception peut durer longtemps dans la vie spirituelle et avoir des conséquences très désagréables au moment du « réveil ». Comment ne pas tomber dans ce piège ? Le problème est que nous préférons parfois les songes à la réalité, rêver notre relation à Dieu plutôt que de la vivre en vérité. Pourquoi ? Parce que cela demande moins d'efforts... La cohérence a un prix quotidien que les belles déclarations affichent beaucoup moins.

La vigilance est facilitée lorsque nous pouvons parler à quelqu'un, à une sorte de « dentiste de l'âme » qui nous aide à regarder notre vie spirituelle d'un peu plus près. Par l'écoute et la parole de sagesse, il peut nous aider à sortir de l'illusion. Parfois, cela fait mal, mais une saine vie spirituelle est tellement plus riche...

Bruno Fuglistaller s.j.

Se convertir et renaître

●●● **Michel Cibils**, Genève

Physicien, enseignant à l'EPFL et à l'Université de Neuchâtel

Dans l'Évangile de Jean, les mots de Jésus au début de son entretien avec Nicodème sont insistants : « En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le Royaume de Dieu. En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Ne t'étonne pas que je t'aie dit : il faut que vous naissiez de nouveau » (Jn 3,3-5-7).

Il n'en fallait pas d'avantage pour que les *Born Again Christians* d'Outre-Atlantique¹ s'emparent de ces versets bibliques pour en faire un piètre slogan du fondamentalisme des Églises évangéliques où le véritable sens de la foi chrétienne est dénaturé. Dans cette mouvance, le « bon » chrétien est celui qui renaît et se convertit au travers d'illuminations subites, plus sentimentales que spirituelles. Avec ce type de révélations, la ferveur collective prend le dessus dans une bruyante croyance religieuse qui cesse d'être raisonnable et raisonnée. L'attitude de ces « néophytes bouillonnants de foi » contraste avec la sérénité et la profondeur des propos tenus par Jésus à Nicodème, que je ressens plutôt comme un formidable appel au renouvellement tranquille de notre intelligence.

Un appel à changer le regard que nous portons sur notre propre monde, comme un élan qui implique une innovation de la compréhension que nous avons de notre propre vie.

Jésus nous incite à découvrir que l'homme porte en lui à la fois le mystère, la mesure et l'équilibre. Il nous incite à être paisibles et à devenir *spirituellement adultes*. Chacun possède en effet ce que j'appellerais une *petite voix spirituelle* qui vient du dedans, peut-être même de l'inconscient. Elle est frêle, tendre, fragile, discrète. Notre vocation est de la faire grandir, mais avec prudence et sagacité.

Un texte de Jacques Salomé² dit ceci : « Dans tous les murs, il y a une lézarde ; dans toute lézarde, très vite, il y a un peu de terre ; dans cette terre, la promesse d'un germe ; dans ce germe fragile, il y a l'espoir d'une fleur ; et dans cette fleur, la certitude ensoleillée d'un pétale de liberté. Les murs les plus cachés sont toujours au-dedans et dans ces murs aussi, il y a des lézardes... Laisse pousser tes fleurs, elles sont les germes de ta vie à venir. » Cette *petite voix spirituelle* serait un peu comme la lézarde du mur qui est évoquée dans ces lignes : elle est à la fois une fissure qui ébranle notre solidité et une force qui entraîne notre nouveau commencement.

Le verset Jn 3,5 mentionne une naissance « d'eau et d'Esprit ». Il faut rappeler que les connaissances sacrées des

Subtil équilibre entre cœur et raison, discernement personnel et abandon à Dieu dans la confiance, la conversion appelle à un engagement chrétien de tous les instants. Rester sensible aux signes de la présence de Dieu et à notre « petite voix spirituelle », c'est se préparer à renaître. Petite méditation sur ces questions.

1 • *What does « born again Christianity » mean ?* The Restored Church of God, Pack 2004.

2 • *Aimer et se le dire*, De l'Homme, Montréal 1993, p. 123.

Anciens sur les sciences physiques et naturelles étaient très imparfaites. Ils croyaient que la terre était sortie des eaux et à leurs yeux elles apparaissaient comme un élément générateur absolu. De cette croyance, l'eau était devenue le symbole de la nature matérielle, comme l'esprit était celui de la nature intellectuelle.

On comprend alors l'étonnement de Nicodème : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître une seconde fois ? » (Jn 3,4). Malgré sa sagesse et son érudition, il imagine concrètement une naissance matérielle et il faut que Jésus précise davantage ses paroles pour l'amener à comprendre sa vraie pensée. Pour rendre possible la nouvelle naissance dont parle la Bible, il faut tout d'abord être sensible à l'appel lancé par le Christ pour devenir spirituellement adulte. Il faut pouvoir laisser une place dans le profond de l'âme pour être converti. Mais que faut-il comprendre par « être converti » ? Ou plutôt, qu'est-ce que « la conversion » ?



De cœur et de raison

Premièrement, la vie chrétienne n'est pas une simple aspiration plus ou moins vague vers le bien et vers Dieu. Ce n'est pas non plus un petit idéal mystique qui se noie dans la futilité des apparences. C'est une manière d'être dans le quotidien, une manière de penser, d'aimer et d'agir qui a ses conditions et ses caractéristiques. C'est une attitude réfléchie et valorisante qui fait foisonner l'authenticité des choses de la vie dans les rapports humains : on devient chrétien par une décision personnelle et libre, par un acte de cœur.

Dans les prémices de la Réforme, qui va mettre le fidèle seul face à son Créateur, Erasme disait : les hommes ne naissent pas, ils se fabriquent. Et puis, pour Luther, celui qui a commencé à être chrétien doit penser qu'il ne l'est pas encore, car un chrétien est dans le devenir, non dans l'être. Ce « devenir chrétien » n'est pas seulement un choix volontariste, c'est aussi un dégagement intérieur suscité par un discernement personnel qui fait mûrir la vie chrétienne. Tout cela s'appelle « la conversion ».

Sa signification profonde va donc bien au-delà du sens habituel qui lui est souvent donné. C'est bien plus qu'une simple entrée en religion : c'est le ferment d'un nouvel élan qui élargit l'existence humaine, c'est la source d'eau vive qui fait « naître de nouveau » comme le dit Jésus. Se convertir, c'est se débarrasser des œillères pour percevoir l'amitié de Dieu en conciliant l'émotion et la raison. C'est éviter de confondre foi et religion, c'est déployer sa propre vision chrétienne de la vie en ayant à la fois le cœur chaud et la tête froide.

A cet égard, on peut se souvenir de Blaise Pascal qui a vécu sa conversion mystique, rapportée dans le fameux *Mémorial* du 23 novembre 1654, en gar-

dant toujours une piété raisonnée.³ Il a judicieusement cultivé « [la] différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse » en écrivant : « En l'un, les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun (...) mais dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. »

La grandeur de ce savant qui a fait le pari de la foi a été de rendre complémentaires ces « deux esprits » qui réunifient le sentiment et la logique. Dans ses *Pensées*, il écrit : « Soumission et usage de la raison, [voilà] en quoi consiste le vrai christianisme. » C'est toute la différence entre la vraie foi, « qui sait douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut », et la superstition, « qui, en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger ». Pour Pascal, « la piété est différente de la superstition. Soutenir la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. » Par ailleurs, sa clairvoyance le mène à poser le dilemme suivant : « Si on soumet tout à la raison, notre religion sera [appauvrie] sans rien de mystérieux et de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule. »

Confiance et ouverture

Deuxièmement, la conversion est l'acte de l'homme qui se tourne vers Dieu, tandis que la nouvelle naissance, elle, est l'acte par lequel Dieu se manifeste à l'homme qui vient de se convertir, c'est la réponse de Dieu à l'homme qui a reconnu le Christ comme son sauveur. Si la conversion est le début de la vie chrétienne, alors la nouvelle naissance en est la confirmation, le développement, l'af-

fermissement. La conversion n'est d'ailleurs véritable que si elle est suivie de la nouvelle naissance.

Pour arriver à l'ouverture de notre vie, pour précisément atteindre cette nouvelle naissance, Dieu place devant nous toutes sortes de moyens et d'appels. Je pense, par exemple, à l'écoute d'une parole touchante pendant la prédication de l'Évangile ou à une circonstance, triste ou heureuse, de notre propre existence, à l'admiration devant un merveilleux coucher de soleil sur les montagnes ou à la lecture d'un verset biblique. Je songe au geste réconfortant d'un ami, au chant gracieux d'un merle, à la mélodie musicale d'une flûte enchantée, à la caresse d'un regard que l'on croise. Je pense à la contemplation d'un ancien clocher d'une abbaye médiévale, au grondement sourd d'un gros orage, au rire éclatant d'un enfant que l'on aime. Je songe au partage du pain et du vin pendant la Cène, à la vallée de larmes qui accompagne un pleur, au clin d'œil vivifiant de l'amour d'un couple.

Il serait aisé de rallonger cette liste d'indices. Il ne s'agit pas là de *flashes spirituels* qui provoquent des transes spectaculaires conformes aux convictions ressenties par les évangéliques. Ni de visions étriquées issues d'un système de croyances catholiques traditionalistes appelant au sacrifice de soi-même. Ce ne sont surtout pas des faits incontrôlés qui font passer de l'incroyance à une foi ardente de manière soudaine et inexplicable, à travers une communication directe avec un gourou intensément habité par un esprit suspect.

Dans la conception œcuménique moderne qui réunit catholiques progressistes et protestants réformés, ce sont plutôt de courts instants où l'on prend conscience, avec maîtrise et modération, que l'on est vraiment devant la pré-

3 • *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets*, Port Royal 1670, sections I & IV.

sence intime de Dieu. Ce sont de légers signes que nous percevons avec retenue et qui remplissent notre sensibilité. Ce sont des appels à un élargissement de notre raison pour réaliser l'existence de Dieu à l'improviste, dans l'inattendu et l'imprévisible.

A cet égard, en cette année 2008 où l'on commémore les 40 ans de l'assassinat du pasteur Martin Luther King, les propos de ses prédications résonnent encore : « Deux types de foi sont clairement proposés dans l'Écriture. L'une peut être appelée *foi de l'esprit*, où l'intellect accepte de croire que Dieu existe. L'autre peut être décrite comme *foi du cœur*, qui entraîne l'homme tout entier dans un acte confiant d'abandon de soi. Pour connaître Dieu, il faut aussi posséder ce dernier type de foi... La foi est l'ouverture de toutes parts et à tous niveaux de la vie d'un homme à l'influx divin. »⁴

L'espérance

Troisièmement, la reconnaissance du fait divin précède la foi. C'est en réfléchissant avec prudence et sobriété que nous nous rapprochons de nos sentiments spirituels, tout d'abord par la reconnaissance de Dieu et ensuite par la foi en Jésus-Christ.

La reconnaissance est le regret profond qui s'empare de chacun de nous lorsque nous prenons conscience du manque d'amour envers notre prochain. Et la foi, qui soutient notre croyance, n'est autre que la confiance par laquelle nous pouvons ouvrir notre cœur et aimer notre prochain comme nous-même. C'est justement au moment de la nouvelle naissance que l'homme, devenant spirituellement adulte, se sent fortifié devant Dieu par la conviction de sa foi et par l'assurance de son salut éternel. Sa foi

personnelle se trouve alors assainie par une confrontation permanente avec le sacré et ce nouveau départ rapproche le chrétien converti de son prochain, en actualisant la formulation du plus ancien des commandements (Lv 19,19).

Finalement, le nouvel élan du chrétien converti apporte une sérénité bienfaisante ; il apporte une nouvelle naissance, sans doute ardue, mais qui est possible et désirable en donnant la paix dans le pire des chaos qui l'entourent. Dans l'Évangile de Luc (13,24), Jésus nous exhorte : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. » On entend souvent des interprétations moralisantes de cette parole, où l'annonce de l'Évangile perd son vrai message pour devenir cauchemar et angoisse : séparer ainsi la prophétie de la raison, comme le font les mauvais savants, c'est prétendre étudier la nuit sans le secours de la lumière.

Une belle image que nous devrions associer à l'étroitesse de cette porte est précisément celle de la nouvelle naissance. Une nouvelle naissance d'eau et d'Esprit pour entrer par la porte étroite d'un accouchement spirituel dans la lumière de la vie et dans le Royaume de Dieu. Malgré la difficulté, il nous faut entrer sans crainte, car cette porte étroite est la bonne nouvelle de l'espérance. La porte étroite n'est pas la porte de l'épreuve ou de l'angoisse, c'est la porte de la raison et de l'intelligence, c'est la porte de la grâce et de la foi. En l'ouvrant, l'espérance nous est donnée pour qu'au lieu de nous laisser aller, nous laissions l'élan de notre foi poursuivre raisonnablement sa route vers la renaissance d'une paix vraiment retrouvée.

M. C.

4 • *La force d'aimer*, Delarge, Paris 1981, p. 51.

Le mystère de l'espérance

●●● **Jerry Ryan**, Winthorp (USA)

Charles Péguy (1893-1914) naquit à Orléans. Son père, un charpentier, mourut au front pendant la guerre de '70 quand Charles n'avait que dix mois. Sa mère s'échina à gagner sa vie en réparant des chaises. Charles reçut l'éducation religieuse accoutumée et réussit admirablement ses études. En 1895, il « se convertit » avec enthousiasme au socialisme et devint un athée militant. Deux ans plus tard, il épousait Charlotte Baudouin et, grâce à sa dot, fondait une maison d'édition socialiste. Il fut rapidement déçu par la politique du parti et ses compromis, en particulier au cours de l'affaire Dreyfus.

Lorsqu'il perdit le contrôle de sa maison d'édition, il lança *Les cahiers de la quinzaine*, une revue qui lui permit de s'exprimer librement... ce qui le plongea en plein no man's land politique, la gauche le considérant comme un traître à cause de ses critiques et de son refus de s'aligner sur les mots d'ordre du parti, la droite ne voulant pas en entendre parler, vu ses idéaux socialistes trop clairement exprimés.

En 1908, à la suite d'une grave maladie accompagnée d'une extrême tension mentale, Péguy retourna au catholicisme, un catholicisme à outrance, un catholicisme médiéval même ! Il voyait l'Eglise avec les yeux de Jeanne d'Arc et des constructeurs de cathédrales, dans une France qui était alors la fille aînée et bien aimée de l'Eglise, pure et ferme

dans sa foi, à une époque où la société et la nature vivaient au rythme de la liturgie, où Dieu se rencontrait tout naturellement partout et en toutes choses. La conversion de Péguy fut absolue et totalement absorbante, et ses écrits en sont clairement la preuve.

Malheureusement, il ne s'était pas marié à l'Eglise et Charlotte, sa femme, ne toléra pas l'idée de faire baptiser leurs trois enfants. Péguy se retrouva donc dans la position publique de « pénitent », exclu de l'eucharistie et du reste des sacrements. Pire encore, il était passionnément amoureux de Blanche Raphaël, l'une de ses associées aux *Cahiers*, passion qui fut pour lui une humiliation, une contradiction de plus. Il résista cependant à la tentation. Raïssa Maritain décrit Péguy en larmes, priant sur la plateforme de l'omnibus, confiant sa famille aux mains de la Vierge avec abandon. (Après sa mort, sa femme et ses enfants se convertirent.) C'est dans ce contexte qu'il écrivit l'extraordinaire hymne à l'espérance qu'est *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, où on le voit plonger dans le mystère, avec une tendresse irrésistible.

Il fut mobilisé comme lieutenant de réserve au début de la Première Guerre mondiale et mourut d'une balle dans la tête à la bataille de la Marne.

L'encyclique de Benoît XVI « Spe Salvi » est une splendide réussite en son genre. Elle propose une théologie de l'espérance qui s'appuie sur l'Écriture et sur les Pères de l'Église et remet en question les faux espoirs du monde moderne. Un siècle auparavant, Charles Péguy publiait « Le porche du mystère de la deuxième vertu », méditation sur l'espérance d'un poète mystique, en proie à un drame personnel crucifiant. Alors que c'est l'intelligence en recherche de clarté qui parle chez Benoît XVI, c'est le cœur qui s'exprime chez Péguy.

Une poésie contemplative

Le style de Péguy est simple, presque lapidaire et, sous bien des aspects, biblique. Comme le psalmiste, il progresse lentement, semblant se répéter, mais en réalité il joue avec toutes les implications d'un thème : chaque variation apporte une intuition nouvelle. C'est une poésie contemplative ; elle provoque la prière puisqu'elle procède de la prière.

Le porche du mystère de la deuxième vertu est le deuxième ouvrage d'une trilogie, entre le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* et *Le mystère des saints innocents*. Tous trois sont de longs poèmes dramatiques.

L'action du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* se passe avant que Jeanne ne soit visitée par ses « voix ». Trois personnages dialoguent : Jeanne, qui représente la sagesse impatiente du prophète ; Hauviette, son amie, une bergère un peu plus âgée qui évoque la sagesse du monde ; et Mme Gervais, une nonne franciscaine de vingt-cinq ans, qui figure la sagesse de l'Eglise. Le poème est avant tout une longue méditation sur le mystère de la souffrance.

Dans un passage particulièrement poignant qui m'a toujours hanté, Hauviette découvre au moment de déjeuner que Jeanne n'a rien à manger. Jeanne avoue qu'elle a donné son déjeuner à deux enfants en fuite devant les Anglais : ils avaient tout perdu, y compris leurs parents, ne savaient même pas où ils allaient et mouraient de faim. Hauviette lui reproche vertement cet acte de charité. A quoi servira-t-il ? Les deux enfants vont poursuivre leur fuite et seront bientôt à nouveau affamés, et Jeanne elle-même aura bientôt faim : il y aura donc trois personnes affamées au lieu de deux. De plus, en se laissant toucher

par le malheur des enfants, elle n'a réussi qu'à se faire souffrir elle-même inutilement, leur misère évoquant tous les affamés, tous les malheureux qui ne sont ni nourris ni consolés et qui désespèrent de la bonté de Dieu. Mais tout ce que Jeanne peut faire, c'est de répéter : « Mais ils avaient faim et ils pleuraient. »

La perspective change dans *Le porche du mystère de la deuxième vertu*. Mme Gervais est la seule protagoniste et s'adresse à Jeanne. Le ton plein d'angoisse du premier poème fait place à une sérénité toute divine. Mme Gervais parle d'ailleurs au nom de Dieu lui-même dès la première ligne du poème : « La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance. » La foi et la charité sont très compréhensibles : comment ne pas croire quand la nature est si belle ? et quoi de plus naturel que la charité ? (La compassion est un instinct.) Mais l'espérance...

L'espérance est une petite fille à l'air insignifiant qui surprend Dieu à chaque instant. Comment est-il possible d'aller se coucher en se disant que demain tout sera différent ? L'espérance est le plus grand miracle de Dieu. La foi voit les choses telles qu'elles sont, et dans le temps et dans l'éternité. La charité aime les choses telles qu'elles sont, et dans le temps et dans l'éternité. Mais ce que l'espérance voit et aime, c'est ce qui aura lieu dans le temps et dans l'éternité.

L'espérance, vertu de Dieu

La plupart des chrétiens concentrent leur attention sur la foi et la charité, qui sont en quelque sorte les deux grandes sœurs de l'espérance, celles qu'on estime vraiment importantes, les vertus pratiques qui ont tant à faire et qui mar-

chent bien droit, entraînant par la main, semble-t-il, leur petite sœur qui pense à autre chose. En réalité, c'est la petite espérance qui entraîne ses sœurs car, sans elle, elles ne seraient que deux vieilles bonnes femmes en marche vers nulle part. Comme une enfant, l'espérance va et vient, fait vingt fois le même trajet, toujours en route vers le même endroit et elle force ses sœurs à la suivre.

Vers le même endroit et... la même déception. On dirait que tous les jours se ressemblent, que toutes les routes sont semblables, que les pas d'hier sont effacés par ceux d'aujourd'hui, et ceux d'aujourd'hui par ceux de demain. Mais pour l'espérance, chaque jour est une nouvelle aventure, la route est toujours neuve et les pas ne s'effacent pas. Mis bout à bout, ils mènent à l'éternité.

Dans un de ses traits de plume les plus audacieux, Péguy attribue l'espérance à Dieu. « Dieu a pris les devants... Tous les sentiments, tous les mouvements que nous devons avoir pour Dieu, Dieu les a eus pour nous, c'est lui qui a commencé de les avoir pour nous. » Dieu ne nous a pas seulement aimés le premier, alors que nous ne l'aimions pas encore ; il a aussi espéré en nous le premier, pour que nous puissions espérer en lui. « Il faut avoir confiance en Dieu, mon enfant, il a bien eu confiance en nous. » Etant donné qu'elle s'adresse à Jeanne la bergère, Mme Gervais trouve tout naturel d'invoquer la parabole du bon pasteur. Il y aura plus de réjouissance au ciel pour la brebis perdue que pour les quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont jamais égarées (qui sont demeurées constantes dans la foi et la charité). Mais la brebis perdue « a fait trembler le cœur de Dieu », du tremblement de la peur, du tremblement de l'espérance. Et lorsque la brebis perdue fut retrouvée, Dieu fit l'expérience, si l'on peut

dire, d'un sentiment inconnu, d'une joie, d'un renouvellement, d'un Dieu comme nouveau, éternellement nouveau.

Dieu s'est voulu dépendant du dernier des pécheurs, parce qu'il espère en ce pécheur. Voilà où son immense amour pour nous l'a entraîné : il s'est livré lui-même entre les mains des pires des nôtres, du pire en nous. Le pécheur fait peur à Dieu, parce que Dieu a peur pour lui.

Bien entendu, l'envers est tout aussi vrai. Quiconque espère en Dieu, tout souillé qu'il soit, est rendu pur. Le miracle de l'espérance, c'est de faire de l'eau claire avec de l'eau trouble, à partir de sources contaminées. Le secret de l'espérance, c'est qu'elle renouvelle l'homme tout comme elle renouvelle Dieu.

Nuit bénie

Péguy se classait certainement lui-même parmi les eaux impures. Il n'osait demander à la Vierge de Chartres que de lui garder « la dernière place au purgatoire ». Il n'y a rien d'étonnant à ce que les dernières pages du *Porche du mystère de la deuxième vertu* soient dédiées à la Nuit. Celle-ci est sainte parce qu'elle oblige l'homme à s'arrêter pour que Dieu puisse travailler en paix. La Nuit nous est donnée pour que nous nous abandonnions entre les mains de Dieu. Ce thème finit par se concentrer sur la nuit du Vendredi saint, nuit bénie entre toutes, où les ténèbres descendirent enfin sur la terre, alors que « les bras liés par cette aventure », Dieu lui-même ne pouvait plus rien faire, même pas ensevelir son fils.

Dans une langue infiniment simple, avec la logique de l'amour, Péguy ouvre des perspectives inattendues sur une très riche théologie de l'espérance. Il

ose parler au nom de Dieu contemplant son œuvre au cœur de l'homme. Voilà l'aspect le plus frappant de la poésie religieuse de Péguy : il n'attire jamais l'attention sur lui-même ; son regard reste posé sur Dieu et sur la communauté humaine. Il s'efface, complètement, éloquemment.

Serait-ce du théomorphisme, un concept que néglige sans doute le dialogue théologique contemporain et qui affirme que l'homme, créé à l'image de Dieu, reflète et révèle, dans ses aspirations les plus pures, les intentions mêmes de Dieu, et même quelque chose de sa nature ?

La démarche mystique et symbolique de Péguy est très proche de celle des Eglises orientales. Elle renoue avec une tradition trop longtemps oubliée en Occident. Là où l'Occident voit des concepts, l'Orient discerne des signes, des merveilles désignant une vérité qui nous dépasse. Il pousse la parole à ses limites et nous fait entrer dans le mystère des portails des cathédrales, où l'on se perd en amoureuse admiration, en gratitude éperdue.

Il y a pourtant un point où Charles Péguy s'écarte de l'enseignement traditionnel de l'Eglise. Il ne peut accepter qu'un des petits confiés à Jésus par son Père soit perdu. Il ne peut envisager le moindre échec à la mission de Jésus sauveur du monde. Péguy refuse de considérer un état de condamnation éternelle, où la miséricorde et l'amour de Dieu seraient perçus comme un tourment par les damnés, s'infligeant à eux-mêmes douleur et désespoir par leur choix de rejeter Dieu et sa compassion.¹ Dans *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, Jeanne s'offre audacieusement pour racheter les damnés. Si telle peut être la réaction d'une créature, quelle sera celle de Dieu ? *L'Apokatastase*, résurrection miséricordieuse de la création

tout entière, semble irréconciliable avec le dogme, mais elle peut légitimement rester pour nous objet de prière, d'espérance et de réflexion. On peut aussi envisager la descente de Jésus aux Enfers comme la victoire définitive de la Vie sur la Mort, car là où est la Vie, la Mort ne peut plus exister.

La communion des saints

Péguy perçoit l'espérance comme quelque chose qu'on se passe de génération en génération, comme l'eau bénite se passait autrefois de doigt en doigt. L'espérance touche à la communion des saints. A sa façon, la pensée de Péguy fait écho à celle de saint Thomas. Car lorsque celui-ci parle de l'espérance, il la décrit comme un bien difficile à obtenir, mais qu'on peut atteindre avec l'aide de ceux qui nous aiment.

Cette vertu théologale qu'est l'espérance a pour objet et cause efficiente Dieu lui-même. Ce qui rend possible cette espérance, c'est l'assistance de nos amis. Du premier et du plus grand de nos amis bien sûr, Dieu en sa Sainte-Trinité, mais aussi d'autres grands amis, la Vierge, les anges et les saints du Paradis. Et finalement, de nos petits amis ici-bas. Littéralement, nous nous rendons l'espérance possible les uns aux autres. Et nous renouvelons ainsi la face de la terre.

J. R.

*C'est alors ô Nuit
que tu vins
et dans un grand
linceul tu ensevelis
Le Centenier et ses
hommes romains,
La Vierge et
les saintes femmes,
Et cette montagne,
et cette vallée,
sur qui le soir
descendait,
Et mon peuple d'Israël
et les pécheurs
et ensemble celui
qui mourait,
qui était mort pour eux,*

*Et les hommes de
Joseph d'Arimathée
qui déjà s'approchaient*

Portant le linceul blanc.

1 • Certains Pères de l'Eglise ainsi que plusieurs théologiens modernes acceptent mal eux aussi la doctrine de l'Eglise. Notons le témoignage très ancien des Vèpres à genoux de la Pentecôte dans le rite Byzantin, où l'on prie pour les âmes en enfer.

Se tenir devant le mal(heur)...

●●● Luc Ruedin s.j.

théologie

Le mal nous révolte. Il trouble à la fois le cœur et la raison. Mettant radicalement en cause notre existence, le mal subi rend caduc tout discours qui tenterait de le justifier. Irrationnel, il défie la raison. D'où vient le mal ? Pourquoi le mal ? Comment est-il possible ?

Ces questions récurrentes qui cherchent désespérément une réponse sont devenues, après Auschwitz, l'aporie de la réflexion philosophique et théologique. En admettant qu'une réponse satisfaisante puisse être donnée, elle serait de toute façon trop générale pour rejoindre celui qui, frappé dans sa chair par le malheur, est désespéré. A l'excès du malheur - perte d'un enfant, violence meurtrière, génocide, etc. - le croyant ne doit-il pas opposer la solidarité du Crucifié avec le malheureux ? Ne doit-il pas témoigner d'un autre excès : l'Amour du Ressuscité pour ceux qui ploient sous le fardeau ? Qui s'aventure sur ce che-

min de foi peut alors découvrir que la question du mal se pose à lui dans une autre perspective.

Encore faut-il éviter la tentation gnostique. Dans le malheur, l'homme est tenté d'adopter cette attitude religieuse pour s'évader de sa condition terrestre. Il va chercher à réaliser l'essence divine qu'il imagine en lui, essence ignorée ou oubliée à laquelle il peut s'éveiller par la « vraie connaissance ». Cette posture existentielle imprègne de manière diffuse notre mentalité contemporaine. Pensons aux succès des livres de Paolo Coelho, au film *Matrix* et à certains mouvements religieux issus du Nouvel Age.

La tentation gnostique

Habité par un sentiment d'angoisse et d'étrangeté à l'égard du monde, le gnostique a une vision foncièrement pessimiste de l'homme et du monde. Subissant le mal et les limites de sa condition humaine, il se sent étranger à lui-même, venu d'un « ailleurs » qu'il a peine à nommer. Engourdi, il ignore sa vraie nature divine.

Lorsque, par l'éveil, il en prend conscience, il éprouve à la fois la souffrance de ne pas être chez lui et la jouissance de son origine surnaturelle. Il acquiert la certitude heureuse de ne pas être de ce monde qu'il éprouve comme mauvais. Dans le monde mais pas du monde, il n'aura de cesse de vouloir s'en libérer.¹

Intégrer la réalité du mal se révèle souvent l'exercice de toute une vie. Gnostiques, athées ou chrétiens, tous nous essayons de trouver une réponse quant au sens de notre existence marquée par la souffrance. Se révolter, interpeller Dieu et combattre à ses côtés le mal par l'amour, à travers l'Alliance qui nous unit à lui, est une voie privilégiée, à défaut d'être une réponse.

1 • Le gnosticisme postule une essence divine naturelle de certains hommes, alors que Jean, dont l'Evangile a des traits gnostiques et dualistes (en haut/en bas, céleste/terrestre, Dieu/monde), insiste sur la foi et sur l'amour fraternel. Il substitue un « dualisme de la décision » au dualisme cosmologique et anthropologique du gnosticisme. Des phrases comme « le Verbe s'est fait chair » (Jn 1,14) et « Dieu en effet a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique » (Jn 3,16) affirment que le monde est objet d'attention divine et qu'il n'est pas mauvais. L'Evangile de Jean, proche des milieux gnostiques, n'entre donc pas dans leur logique dualiste et leur système pessimiste.

Cet article s'inspire
du livre

Adolphe Gesché,
Le mal, Cerf,
Paris 1993, 186 p.

Sa prise de conscience d'être une étincelle divine en exil dans un cosmos étranger est pour lui salvatrice.² Toute autre médiation est méprisée. Son corps, son histoire, ses relations aux autres, bref les lieux concrets de son incarnation, deviennent des obstacles à surmonter. A ce monde matériel et absurde, soumis au mal, à la corruption, à la mort et symbolisé par les ténèbres, s'oppose un univers spirituel transcendant et incorruptible auquel il faut accéder. Seule cette réalité supérieure est vraie. Elle est considérée comme primordiale et ultime. Pour le gnostique, le Dieu bon, inconnaisable et spirituel ne prend évidemment pas chair. Inaccessible, il trône entouré d'une cour céleste d'entités spirituelles (les éons) qui, par accident, ont engendré le Démon. Ce dernier est le créateur mauvais du monde corruptible. Dieu, lui, n'intervient dans le monde que pour desserrer l'étau du cosmos en éveillant l'esprit aux réalités d'en haut. Loin d'être chaotique, l'univers créé est rigoureusement structuré, telle une prison composée d'un ensemble de sphères concentriques dont la dernière serait le monde terrestre. L'esprit doit donc traverser ces sphères et parcourir un itinéraire initiatique pour rejoindre son essence divine. Signalons que cette conception pessimiste et dualiste - le corps et l'âme s'opposent à l'esprit, tout comme le monde terrestre s'oppose au monde céleste - fait peu de cas de l'éthique et des médiations de salut. L'homme est du coup déchargé de toute responsabilité.

Une réponse chrétienne

Face à la tentation gnostique, qui vise à échapper à la question du mal en niant tout rapport de Dieu avec le monde et en refusant la condition humaine, le

chrétien est invité, dans la pleine acceptation de sa condition humaine finie et entachée par le mal, à se situer. Face au dualisme anthropologique et cosmique du gnosticisme et à son déterminisme élitiste - seuls certains hommes, les gnostiques, sont sauvés par leur nature divine -, le Dieu de la Bible propose son alliance à tout homme. Bénéficiaire de ce don, ce dernier est invité à y répondre. Acceptera-t-il de se recevoir d'un Autre et de lui faire confiance ? Découvrira-t-il que l'Alliance le crée, le sauve, le libère et le rend disponible aux autres et au monde en l'invitant à aborder au « sans-rivage » du mystère de son Créateur ? Comprendra-t-il que cette Alliance ne propose pas de nier le mal mais, à la suite de Celui qui l'a une fois pour toute assumé, de traverser à son tour l'épreuve pour en sortir vainqueur ?

En tous les cas, s'il y est fidèle, il ne fuira pas le monde. Il saura aussi éviter la position surplombante de celui qui, ne s'engageant pas, considère son malheur en victime ou en spectateur. Il dépassera cette position philosophique qui accuse Dieu (ou plutôt l'idée qu'il se fait de Dieu) du mal ou le justifie, sans lui laisser la possibilité d'y répondre. En effet, accuser ou justifier Dieu sans l'interpeller et se laisser interpeller par lui, c'est se mettre hors jeu de l'alliance. Etre contre Dieu ou pour Dieu, c'est refuser de faire de lui un interlocuteur.

2 • Dans beaucoup d'apocryphes imprégnés de gnosticisme, le discours de Jésus réveille l'esprit du gnostique et le rappelle à son origine divine en démasquant l'imposture du monde. Toutefois, étant donné la séparation radicale entre le monde matériel et l'univers d'en haut, Jésus ne s'incarne pas vraiment dans la chair et reste un personnage mythique.

Contre Dieu - pour Dieu

Accusé, Dieu est considéré comme responsable de ce monde entaché par le mal. Comment ne peut-il (Dieu impuisant) ou ne veut-il (Dieu méchant) pas empêcher le malheur ? Il ne peut donc exister ! Derrière cette conception se cache l'idée d'un Dieu surplombant et tout-puissant qu'on ne peut pas interpellé. L'accès au Dieu vivant de la foi est barré.

Toutefois, il faut entendre le cri de l'incroyant qui respecte bien plus la foi que ne le fait la bonne conscience croyante : « J'honore plus votre Dieu en disant qu'il n'existe pas, qu'en disant qu'il a voulu ou permis le mal. » Ce cri devant l'absurde du mal est plus une protestation contre le malheur subi que contre un Dieu convoqué à la barre. L'homme souffrant, rejetant avec raison l'image d'un Dieu compromis avec le mal, réagit avec la force du désespoir. Grâce à sa révolte, sa question devient existentielle et peut rebondir jusqu'à le provoquer à parler... à Dieu.

De l'autre côté, une certaine apologétique, qui faisait florès jadis, défendait des thèses théologiques ou philosophiques pour expliquer le mal et innocenter Dieu. Celles de la permission du mal par Dieu, de l'épreuve et du châtement du coupable, du meilleur des mondes possibles ou encore du mal comme privation de l'Être sont devenues irrecevables pour l'homme éprouvé par le malheur. A trop vouloir innocenter Dieu, on en vient à le rendre insignifiant et inexistant. Parlant à sa place, se faisant l'avocat d'une idée de Dieu, on ne laisse pas Dieu être Dieu ! Voulant justifier Dieu pour répondre à l'accusation de l'incroyant, on adopte l'attitude des faux amis de Job. Du coup, on fait l'économie de la traversée souvent éprouvante de la foi.

A Dieu de se défendre, serait-on tenté de dire. On ne doit donc pas empêcher Dieu d'entendre la clameur de son peuple (Ex 6,5) ou le cri de Job. Ainsi, le tort du *Pro Deo* est d'effacer d'entrée de jeu l'étonnement et le scandale du mal. Celui qui crie a plus confiance envers Celui qu'il appelle que celui qui veut justifier. Si le *Contre Dieu* excluait Dieu par défaut (il n'y a pas de Dieu), le *Pour Dieu* le fait par idolâtrie et besoin de sécurité. On se console en se faisant une fausse image de Dieu.

Eviter ces deux positions fermées et stériles devant le scandale du malheur et interpellé directement Dieu, c'est s'ouvrir au champ de la foi qui est relation avec Celui qui est le Dieu non des morts, mais des vivants. C'est se placer dans une position charnière : acceptant de croire à une réponse possible, on ouvre un avenir imprévisible...

En Dieu - à Dieu

Dans l'épreuve, déposer nos questions *en* Dieu plutôt que de l'accuser ou de vouloir le justifier, c'est l'interpellé et en faire un partenaire d'alliance. Dieu n'est plus abstrait. Il n'est pas objet d'accusation ou de justification. Il devient un sujet qui peut répondre au croyant. On ne parle plus alors *sur* ou *de* Dieu en le laissant extérieur à l'épreuve.

La Bible révèle que Dieu n'a pas cherché à être épargné mais qu'il a pris parti pour son peuple. Du coup, le blasphème se retourne. Il n'est pas de s'adresser violemment à Dieu, mais de croire qu'il ne peut supporter la révolte, qu'il ne peut rien pour nous !

Celui qui parle à Dieu ne prend donc pas son parti du mal. Refusant la négation comme la justification de Dieu, le chrétien pose à Dieu la question du mal, tout en maintenant son existence. Il le

*Il demeurera avec eux.
Ils seront ses peuples
et lui sera le Dieu qui
est avec eux. Il
essuiera toute larme de
leurs yeux, la mort ne
sera plus. Il n'y aura
plus ni deuil, ni cri,
ni souffrance, car
le monde ancien
a disparu... Voici,
je fais toutes
choses nouvelles.
(Ap 21,4-5)*

convoque au tribunal de sa révolte. Il passe du « il » au « tu ». Accédant à sa propre parole, dans l'attente d'une réponse, il sort de l'enfermement, du mutisme, de l'autojustification ou de la culpabilité. Parler, c'est déjà prier ; c'est gémir, se révolter, interroger, demander ; c'est aussi écouter, bénir, jubiler, accepter... C'est surtout croire à la possibilité d'une réponse du Tout-Autre.

Les récits de la Passion du Christ suggèrent que l'homme, sans savoir ce qu'il fait, exorcise sa violence sur un bouc émissaire innocent. Seul un amour suffisamment fort et puissant peut endurer cette violence sans la retourner contre celui qui la commet. Seul l'Agneau immolé permet d'échapper à l'infamante spirale de la vengeance. Le Christ, le seul Juste pour les injustes (1 P 3,18), se présente au croyant comme le Pardon de Dieu. Il prend sur lui d'être objet de malédiction pour le salut de tous (Ga 3,13 ; 2 Co 5,21).

Croire que Dieu est assez fort pour supporter le cri parricide qu'il nous faut parfois exprimer devant l'absurde du malheur permet de découvrir que Dieu combat avec et pour nous. Ainsi, la logique de la foi (*en Dieu*) ouvre à la possibilité non seulement d'interpeller Dieu mais de le découvrir Autre : d'une autre logique et surtout d'une autre puissance que celles que trop humainement nous lui attribuons.

Avec Dieu

Interpeller Dieu ainsi, c'est découvrir que notre combat contre le mal devient le sien. L'Évangile nous montre un Dieu scandalisé par le mal et se posant comme son véritable adversaire. Dans la foi, l'homme découvre que le combat qu'il mène est celui de Dieu. Son cri n'est pas seulement légitime ; il ne rejoint pas

seulement la juste colère de Dieu devant l'iniquité : il permet surtout à Dieu, qui en est le premier défiguré, de se manifester comme le Sauveur. En Jésus-Christ, il donne la seule réponse crédible à la question du mal. Aucune justification (permission, châtement, harmonie, privation) du mal n'est recevable. En découvrant que c'est mon combat que Dieu mène, qu'il s'y identifie comme serviteur souffrant (Is 53), je découvre du même coup, par la lumière du Ressuscité illuminant les plaies du monde, combien seul l'excès de son Amour me sauve.

Qu'advient-il donc si l'homme, dans l'épreuve du malheur, ne peut en appeler à Dieu ? Privé du seul partenaire à hauteur de l'irréductible épreuve, le voici contraint de s'accuser et de porter seul tout le poids du mal, dans un procès où il est à la fois la victime, l'accusé et l'accusateur. Ne risque-t-il pas d'être écrasé par une culpabilité diffuse et, si aucune issue n'existe, d'entrer dans le désespoir le plus noir ?

La figure du serpent (Gn 2-3) laisse entendre que ni l'homme ni Dieu ne sont les auteurs du mal. L'alliance, sans cesse renouvelée et définitivement scellée en Christ, vient habiter de l'intérieur l'irrationnel du mal. Jusque dans l'épreuve du malheur, elle donne à celui qui y croit de découvrir une étrange paix. Cette paix et la joie inespérée qui l'accompagne ne sont pas de ce monde. C'est pourquoi elles le transfigurent. Elles font pressentir au croyant où demeure Dieu.

L. R.

L'assistance au suicide

●●● **Michel Fontaine o.p.**, Genève

Professeur à la Haute école de la santé, La Source,
membre de la commission d'éthique clinique du CHUV¹

Que l'on soit professionnel de la santé, accompagnant dans le cadre d'une aumônerie, parent ou ami d'une personne âgée ou touchée gravement dans sa santé, nous avons entendu un jour ou l'autre cette demande angoissante du « pourquoi dois-je continuer à vivre dans de telles conditions ? J'ai envie de mourir, aidez-moi ». Peut-être même nous sommes-nous surpris à partager cette question ?

Ce questionnement n'est pas à banaliser. Il touche à l'essentiel car il rassemble en quelques mots tout simples, toute l'humanité de celle ou celui qui la pose, mais aussi de celle ou celui qui la reçoit. En ce sens, il nécessite de l'écoute, du respect, de la présence, en un mot de l'accompagnement.

Nous voilà conviés tout d'un coup à un itinéraire qui nous dérouté. L'autre nous provoque consciemment ou non et nous oriente là où nous avons peut-être peur d'aller : entrer avec lui dans des questions de sens ou de non-sens de la vie, de la souffrance, de la mort... Qui suis-je

pour entendre ces questions et les partager avec l'autre, si ce n'est un autre être humain ? Vais-je pouvoir faire un bout de chemin avec lui, avec elle ?

Voilà que nous nous surprenons dans notre tête à chercher à caractériser ce qui est en train de se passer. Les mots et les concepts se bousculent. Suis-je devant une demande d'assistance au suicide, d'euthanasie active ou tout naturellement d'une demande « cachée » d'accompagnement de fin de vie ou peut-être encore d'une autre forme d'appel que j'ai du mal à saisir ?

Toutes ces questions et bien d'autres appartiennent à l'aujourd'hui de nos sociétés occidentales, avec plus d'acuité depuis quelques années, non pas que les questions de souffrance et de fin de vie soient nouvelles, mais les manières de les aborder et de les vivre révèlent d'importantes mutations d'ordres culturel, psychosociologique, spirituel, religieux, politique et économique.

Ces mutations que notre société moderne est en train de vivre nous poussent à réfléchir au fondement même de l'agir moral impliquant, entre autres, notre responsabilité interindividuelle.

On parle d'assistance au suicide lorsqu'un comportement favorise le suicide d'autrui. Le critère de distinction avec un homicide est de savoir qui a la maîtrise de l'acte. En Suisse, sur le plan juridique, on n'évoquera pas d'infraction si

« Pourquoi dois-je continuer à vivre ? » Sous forme d'un parcours libre, Michel Fontaine reprend cette question qui exprime la volonté de mettre fin à ses jours, parfois en demandant une aide : on parle alors « d'assistance » ou « d'accompagnement » au suicide. Son objectif est de poser quelques repères et de questionner un fait de société, dans le contexte des personnes âgées et des malades atteints d'une pathologie incurable pouvant entraîner d'importantes souffrances.² Intégrer les nouveaux paradigmes de notre société, ne serait-ce pas de tout faire pour accompagner une vie qui s'achève ?

- 1 • Michel Fontaine est aussi chargé de cours à l'Université de Lausanne, aumônier dans un EMS, engagé dans la pastorale de la santé de l'ECR, à Genève, et prier de la communauté des dominicains de Genève.
- 2 • L'auteur n'aborde pas ici la problématique des demandes des personnes atteintes psychiquement qui, dans le débat actuel de l'assistance au suicide, est encore plus problématique.

l'assistance est donnée par un tiers qui n'agit pas dans un but égoïste, à une personne capable de se déterminer librement. Si l'une de ces conditions fait défaut, il y a meurtre, selon l'article 111 du Code pénal, ou assistance au suicide, selon l'article 115.

Quelques chiffres

Ce contexte juridique a-t-il vraiment entraîné une affluence de demandes de suicides assistés ? En 2005, le taux de suicides en Suisse tournait autour de 17,5 pour 100 000 habitants, ce qui relève de la moyenne européenne mais est supérieur au taux mondial d'environ 14,5 pour 100 000 habitants. A noter que le taux de suicide augmente clairement chez les personnes de plus de 80 ans. Quant au taux des suicides assistés, il représentait environ 0,4 % de l'ensemble de tous les décès annuels (environ 60 000 décès par an), soit approximativement 240 suicides assistés sur 60 000 décès, pour un peu plus de 7 millions d'habitants.³ Les recherches dans ce domaine relèvent d'une manière assez unanime l'absence d'espérance comme motif principal de suicide. Certes d'autres motifs sont exprimés : solitude, désespoir, colère, honte.

Le recours à l'assistance au suicide a commencé en Suisse à partir du début des années 1990. A titre d'exemple, en 2002, les données transmises par les différentes associations d'aide au suicide ont signalé 137 cas, dont 100 pour Exit-Suisse alémanique, 17 pour Dignitas et 20 pour Exit-ADMD Suisse romande. On peut également relever l'offre de Dignitas à des personnes en provenance de l'étranger : 3 en 2000, 37 en 2001, 55 en 2002 et 91 en 2003... Cette pratique est fortement questionnée par le politique en Suisse alémanique.

Qu'en est-il dans le monde des soins qui se trouve fortement interpellé par ce qui se passe depuis maintenant près de 20 ans ? Le Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV) depuis le 1^{er} janvier 2006 et, quelques temps après, les Hôpitaux universitaires de Genève (HUG) admettent dans des conditions très strictes la possibilité d'une pratique de suicide assisté en leur sein.

Pour information, on relève au CHUV, entre janvier et juillet 2006, 6 demandes dont une seule a abouti à un suicide assisté dans une institution liée aux hospices du CHUV, mais logiquement ailleurs (les 5 autres patients sont décédés avant). Donc on ne note aucun suicide assisté au sein du CHUV en tant que tel à ce jour.⁴

Evidemment, les Etablissements médicaux sociaux (EMS), considérés comme lieux de vie, sont aussi confrontés à cette problématique. On y signale quelques situations. En Suisse romande, en 2007, Exit a aidé 5 personnes à mourir dans un EMS, contre 61 à domicile et aucune en hôpital.⁵

Si nous évacuons la médiatisation des situations, force est de constater qu'il n'y a donc pas réellement d'affluence de demandes qui vont jusqu'à la réalisation de l'acte.

Rappelons également pour mémoire la position de base de l'Académie suisse des sciences médicales pour laquelle « l'accompagnement des patients en fin de vie constitue une mission centrale du corps médical. L'assistance au suicide ne fait toutefois pas partie de ces

3 • **Commission nationale d'éthique pour la médecine humaine**, *Rapport sur « l'assistance au suicide »*, prise de position n° 9/2005, p. 29.

4 • **Carlo Foppa**, « Commentaire », in *Bioethica Forum*, n° 54, septembre 2007, p. 19.

5 • *L'Hebdo*, Lausanne 14.8.2008.

missions et les médecins ont bien plutôt l'obligation de soulager, dans la mesure du possible, les éventuelles souffrances qui pourraient fonder une demande de suicide. »⁶

L'interdit, chemin d'humanisation

Le débat est loin d'être clos car, comme évoqué au début de cette réflexion, les questions qui sont posées sont fondamentales. Elles touchent non seulement le sens profond de la vie et de la mort, mais elles engagent bien plus que l'individu dans son désir de développement autonome et libre par rapport à sa fin de vie. En effet, elles concernent aussi la dynamique sociale d'un vivre ensemble.

Cette perspective sociale ne peut être fondée que sur la reconnaissance de certaines limites. Celles-ci, certes, peuvent être transgressées, mais non pas supprimées. L'interdit de tuer ou de se tuer est une de ces limites incontournables. L'interdit construit notre humanité.

Qu'en est-il alors de ces situations que nous ne pouvons ignorer ? Il me semble que c'est au cœur de cette tension que nous pouvons réinvestir la question des fondements de l'agir moral que j'évoquais un peu plus haut, en intégrant les mutations de notre société. Le chemin de l'Évangile passe par cette « incarnation ». Si les chiffres ne reflètent pas un réel déplacement des valeurs fondamentales, ils expriment par contre une sorte de vide à l'égard de la fin de vie, comme si la société ne voulait pas se donner les moyens pour accompagner cette

réalité alors qu'elle serait en mesure de les proposer. J'évoque ici l'accompagnement dans le cadre des soins palliatifs.

Il faudrait reprendre dans sa substance même tout ce que nous développons dans le domaine du « prendre soin » et du sens profond de l'acte de soigner comme lieu anthropologique et spirituel qui dit quelque chose de la vie et de la mort. La science médicale et la science infirmière ont une responsabilité importante dans cette réflexion. Si les services de soins palliatifs sont « ordonnés » à ce mandat d'accompagnement de personnes en fin de vie, l'ensemble des services de soins l'est également.

Ne nous trompons pas de cible. Une société éthique se mesure à sa capacité d'accompagner jusqu'à la mort, dans le respect et en vérité, toute personne en

société

Pas d'humanisation sans le « prendre soin »



6 • **Claude Regamey**, « Les médecins ne sont pas des experts de la mort volontaire », in *Bulletin ASSM*, 3/07, Bâle, p. 5

situation de souffrance et/ou de fin de vie. La compassion est au cœur de l'acte de soin. Les professionnels de la santé sont formés pour cela et non pour délivrer une potion létale.

De quoi les systèmes de santé ont-ils peur, lorsqu'ils développent frileusement une politique d'accompagnement de la vie jusqu'à la mort, autant dans les institutions de soins qu'à domicile ? L'économique doit être un partenaire responsable et courageux dans ce débat et je ne suis pas angélique en affirmant cela. Notre société doit pouvoir se reconnaître dans certaines de ces priorités pour grandir et permettre un vivre ensemble le plus harmonieux possible. L'assistance au suicide ne peut pas être une de ces priorités. Comme le rappelait Denis Müller, « il y a contradiction performative et éthique entre la mission de soins et l'assistance au suicide comme telle. L'exigence de compassion ne doit pas obéir à une logique purement compulsive. »⁷

Penser avec le complexe

Le défi est donc d'entrer dans un nouvel espace de pensée pour aider à promouvoir des choix humanisants. L'Évangile est un lieu privilégié de cette humanisation proposée à tout être humain, « parce que je sais que le Christ est venu assumer pleinement la condition humaine et j'ai la conviction que tout ce qui se commande au nom du Dieu de Jésus-Christ doit pouvoir se justifier au nom de la vérité de l'homme ; et que tout ce qui se commande au nom de la vérité de l'homme doit pouvoir se justifier au nom de la vérité de la foi chrétienne ».⁸ Depuis très longtemps notre histoire humaine décrit des demandes de mourir ainsi que leurs réalisations, certes d'une manière probablement moins publique

et sophistiquée qu'aujourd'hui, mais tout aussi réelles dans leur aboutissement. Si l'assistance au suicide comme l'euthanasie⁹ soulevaient de réels enjeux éthiques, leurs pratiques restaient circonscrites et situées dans une société régulée par des repères religieux et moraux, ce qui aujourd'hui n'est plus le cas. Cela ne veut pas dire que les hommes et les femmes de notre société ne se réfèrent plus à des valeurs ; cela veut dire que nous vivons dans un nouvel espace de pensée, où les anciens repères ne peuvent plus être mobilisés de la même manière dans le débat sans subir une forme de reconstruction et surtout une prise en compte de ce qu'Edgar Morin avec d'autres qualifiait de *pensée complexe*.

Il s'agit ainsi d'intégrer la complexité dans la décision morale. Au sein d'une pensée classique habituée à rechercher l'Un, l'Unité, l'Ordre par exemple, les sciences humaines nous invitent à y inscrire l'ambiguïté et l'antagonisme. Il y a là aujourd'hui, en particulier pour la théologie, une confrontation importante à réaliser. En éthique théologique, c'est affirmer par exemple « que la contradiction est au cœur des actes humains. Dans le concret, cela signifie qu'il n'existe pas un seul acte qui n'ait que des conséquences purement humanisantes ou purement déshumanisantes. (...) Agir moralement, c'est inévitablement se "salir" car l'action est toujours ambiguë. Ce constat anthropologique n'est pas sans évoquer (...) la parabole

7 • In *choisir*, n° 546, juin 2005, pp.18-21.

8 • **Xavier Thévenot**, *Souffrance, Bonheur, Éthique*, Salvator, Mulhouse 1990, p. 116.

9 • J'ai pris l'option de n'aborder que la question de l'assistance au suicide, mais il est vrai qu'il faut la distinguer clairement de la problématique de l'euthanasie (cf. l'art. de **Denis Müller**, op.cit.).

de l'ivraie et du bon grain. (Mt 13,24-30) »¹⁰ Là est ce chemin d'humanisation et de vérité.

De l'individu à la société

Il nous faut aussi nous réapproprier la réalité de la mort. Ne sommes-nous pas les témoins d'une société qui est en train d'évacuer progressivement, au sein même de son tissu social, la réalité de la mort comme achèvement naturel de la vie ? Je dis bien comme achèvement naturel de la vie, car c'est de cela dont il est fondamentalement question. Déjà en 1957, Pie XII rendait attentifs les réanimateurs, de l'engagement souvent disproportionné de certains soins... Qu'en est-il aujourd'hui ? Dire cela n'enlève rien à la prise en compte du tragique de l'existence humaine, à son parcours souvent tourmenté par la maladie et la souffrance et encore moins à la pertinence des recherches dans le domaine des soins de santé ordonnée à la diminution des pathologies et de la douleur. Il y a là, en effet, comme l'occultation de ne pas vouloir laisser la vie se dérouler jusqu'à l'ultime moment, tant sur le plan individuel que sur le plan sociétal. Alors, l'une des réponses possibles, mais paradoxales, est de vouloir décider soi-même de sa mort. Là encore, il ne s'agit ni de juger ni de ne pas prendre au sérieux le suicide d'une personne qui répond ainsi, de par l'état où elle est, à son souhait de mourir.

La question, me semble-t-il, est de ne pas déplacer le tragique d'une situation individuelle au niveau sociétal pour en faire un droit. C'est là une des raisons qui me fait penser qu'une reconnaissance sociale et juridique de l'assistance au suicide, comme offre possible laissée à la convenance de chacune et chacun, ne va pas dans le sens d'une humanisation de l'homme.

Si la problématique de l'assistance au suicide nous renvoie au mystère de chacune de nos consciences devant la réalité de notre finitude, elle reste d'abord une question de choix de société.

Je me demande, et c'est là l'une de mes questions pour conclure cette réflexion, si le « fait » de l'assistance au suicide n'est pas, dans sa représentation, la figure d'un déficit de projets de ré-enchantement de nos communautés humaines ?

M. F.

Sacré Constantin ! Quand l'Empire devint chrétien

- 20 émissions « *A vue d'esprit* » sur le siècle où est née la fête de Noël ; du 3 au 28 novembre sur Espace 2 (16h30-17h).
- Un triple CD, produit par le Centre catholique de radio et télévision, avec l'Office protestant des médias et la Radio suisse romande ; sortie le 10 décembre.

Une enquête signée Christophe Boisset, Catherine Erard, Fabien Hünenberger, Céline O'Clin et Sabine Petermann.

10 • Yves de Gentil-Baichis, X. Thévenot, *Passer vers l'autre, passeur vers Dieu*, Desclée de Brouwer, Paris 2008, p. 86 (citation tirée du livre de Xavier Thévenot, *Ethique pour un monde nouveau*, Salvator, Paris 2005, pp. 223-224).

La Colombie après les otages

●●● **Hubert Prolongeau**, Paris
Journaliste

La rocambolesque libération d'Ingrid Betancourt a tenu en haleine le monde entier. En Colombie, le président Uribe sort triomphalement grandi de l'épreuve, au point d'oser une réforme constitutionnelle, et la guérilla paraît moribonde. Les présidents gauchistes Hugo Chavez au Venezuela et Correa en Equateur, qui se sont entremis jusqu'à risquer un conflit armé avec Bogotá, sortent perdants du jeu, et le sous-continent voit triompher une vision libérale et religieuse du pouvoir.

Pour elle, ça aura été une résurrection. On l'a vue en vacances, aux Seychelles, retrouver le simple bonheur d'être à nouveau en famille. Cela aura-t-il suffi à gommer les traces de six années d'emprisonnement ? Non, bien sûr, même si elle a stupéfait par son calme, son aisance, son aptitude à pardonner, cette sérénité aussi profonde qu'inattendue. Une nouvelle vie s'offre à Ingrid Betancourt. Qu'en fera-t-elle ? Elle est restée très floue sur le sujet.

Mais la crise qu'ont provoquée son enlèvement et sa détention ne pourra se juger au seul bonheur de celle qui fut pendant près de deux mille jours prisonnière des FARC (Forces armées révolutionnaires de Colombie). La montée médiatique colossale autour de l'évènement, due à la fois à sa personnalité et à ses liens très proches avec le Premier ministre français de l'époque Dominique de Villepin, a fait d'elle un symbole. Sa libération miraculeuse, fruit d'un coup d'éclat militaire digne de Tom Clancy, a conclu d'un point euphorique sa sinistre épopée. On ne peut que se réjouir de ce dénouement. Mais aussi constater, une fois remisés les mouchoirs, que l'Amérique latine ne sera plus la même avant qu'après.

C'est en Colombie que l'influence de ce miracle militaire se fera bien sûr le plus sentir. Le président Alvaro Uribe est devenu d'un coup un héros populaire inattaquable, au niveau national comme

international. Faut-il pour autant prétendre que la libération de Betancourt est intervenue au moment où elle pouvait lui être le plus utile ? Le soupçonner de l'avoir programmée pour ce faire serait valider un cynisme que rien ne permet de lui imputer. Il est en revanche de fait que ce coup d'éclat lui assure pratiquement sa réélection. Ce n'est pas innocent, car ce serait alors son troisième mandat, option pour l'instant interdite par la Constitution colombienne.

Un nouveau héros

Pour pouvoir accéder à cette faveur, Uribe, en effet, ne préparait pas moins qu'une réforme constitutionnelle et cette initiative faisait grincer bien des dents. Son côté personnel n'échappait à personne, d'autant qu'une affaire de corruption avait déjà assombri la première réélection : une ancienne députée, Ydis Medina, avait été condamnée à quatre ans de prison pour avoir touché des pots-de-vin, dont certains auraient servi à assurer cette deuxième victoire. Oublié, tout cela. Un boulevard s'offre à Uribe qui a actuellement une cote de popularité de 92 %, boulevard qui, s'il se représente et est élu, créera un précédent inquiétant dans un pays où le pouvoir est déjà depuis toujours confisqué par deux partis, les démocrates et les libéraux, dont Gabriel García Márquez disait que

la seule chose qui les différençiait était que les premiers allaient à la messe à 15 heures et les seconds à 17 heures. La politique que mène Uribe en est du coup légitimée, quels que soient les problèmes économiques et de paupérisation que connaît le pays, en particulier cette « sécurité démocratique » qui, comme tout tour de vis sécuritaire, a d'abord porté atteinte aux libertés publiques. Les Colombiens voudront la paix, tant qu'ils sentiront peser sur eux la menace grandissante des FARC. En fait, on peut même se dire que la réélection d'Uribe est liée à l'existence des FARC, qui justifient la « sécurité démocratique » et détournent l'attention du peuple d'autres problèmes.

A moins que... Ingrid Betancourt ne se présente contre lui ? Hypothèse envisageable, mais loin d'être sûre. Elle mettrait la célèbre otage en position un peu délicate. Sa libération a tellement été le fait du seul président et de son coup d'audace que la malheureuse, si elle voulait se poser en opposante, aurait les pieds et les poings liés. Elle pourrait bien sûr rentrer dans le jeu en se ralliant à Uribe. Mais outre que cela apparaîtrait à beaucoup comme un reniement, elle n'aurait alors aucune chance de prendre la place de son sauveur, sauf à apparaître comme un monstre d'ingratitude. Elle ne s'est d'ailleurs elle-même pas encore prononcée, même si l'hebdomadaire *Semana* (qui l'appelle Ingrid, comme une quelconque Carla) l'a mise en une, sous le titre *Ingrid présidenta* ?

La guérilla exsangue

Les FARC apparaissent comme les grandes perdantes de l'aventure, dont elles sortent à la fois affaiblies et ridiculisées. Cette guérilla, la plus vieille du sous-

continent, est unique en Amérique latine. Elle n'a jamais vraiment voulu le pouvoir, se contentant d'être une solide épine dans le pied des gouvernements successifs, et n'incarne plus rien depuis des années déjà.

Dans le milieu des années '80, la Chine comme Cuba ayant cessé leur appui financier, elle s'est retrouvée seule et a dû se compromettre avec les narcotrafiquants, puis avec une politique d'enlèvements crapuleux qui a définitivement terni son image. Quel que soit l'aboutissement de la polémique sur le fait que César, le responsable des otages, ait ou non trahi, que ses hommes se soient laissés tromper par un hélicoptère maquillé et trois soldats déguisés est peu glorieux.

Cette conclusion presque risible s'ajoute à une série de catastrophes. En deux mois, les FARC ont perdu leur numéro deux, Raul Reyes, abattu dans un bombardement à la frontière avec l'Équateur. Le chef historique Manuel Marulanda Velez, dit *Tirofijo*, qui depuis soixante ans dirigeait la « révolution » de sa maison dans la forêt, est mort d'une crise cardiaque.

Aujourd'hui, forte de seulement 12 000 hommes (elle en comptait trois fois plus il y a quinze ans), la guérilla ne représente plus pour les Colombiens qu'un obstacle à la paix à laquelle aspire tout le pays. Ses membres sont seuls. Désespérément seuls. Plus personne ne croit en eux. Même l'opposition de gauche, celle à laquelle appartenait Betancourt, chante avec le gouvernement quand il obtient contre eux des succès. Et leurs supporters internationaux, aussi spectaculaires qu'ils soient (le président Hugo Chavez ou le vieux dictateur cubain Fidel Castro), les ont condamnés. Dans un texte donné au journal *Juventud rebelde*, Castro, s'il précise sans surprise qu'il est contre une intervention

étrangère et la mainmise des Etats-Unis sur l'Amérique latine, critique avec énergie et franchise « les méthodes objectivement cruelles de l'enlèvement et de la rétention de prisonniers dans les conditions de vie de la jungle ».

On se demande quelles possibilités restent aux guérilleros : poursuivre la politique des enlèvements ne fera que braquer encore plus l'opinion mondiale. Reprendre la lutte armée avec des troupes aussi faibles que les leurs serait inutile. Renoncer au combat est sans doute inenvisageable. La voie la plus évidente reste celle d'une légalisation qui amènerait le mouvement à discuter en partenaire reconnu avec le gouvernement. Mais ses dirigeants se souviennent de l'aventure arrivée dans les années '90 au M19, mouvement de guérilla qui fit naître d'immenses espoirs, avant de renoncer à la lutte armée, d'être légalisé et de disparaître très vite, dévoré par le jeu légal des institutions.

Nul ne sait encore exactement quelles seront les options choisies par le mystérieux Alfonso Cano, nouveau chef très flou des FARC. Et il n'est pas sûr que la

Colombie soit déjà mûre pour un retour des guérilleros à la vie civile : la politique de sécurité démocratique a pour l'instant la faveur des Colombiens et Uribe a juré d'avoir la tête de Cano.

Répercussions régionales

Jusqu'à quel point l'affaire aura-t-elle redistribué les cartes en Amérique latine ? Le ton est monté très fort entre le président Uribe, son homologue vénézuélien Hugo Chavez et, dans une moindre mesure, l'équatorien Correa. Les deux Etats, c'est un secret de Polichinelle (et la mort de Reyes en territoire équatorien le prouve abondamment...) soutiennent idéologiquement et logistiquement les FARC. Hugo Chavez a du coup voulu se poser en intercesseur idéal dans l'affaire des otages, offrant sa médiation. Il a commencé quelques démarches, appuyé par la France. En novembre 2007, de façon brutale, Uribe a mis fin à cette médiation. En mars 2007, le choc entre lui et Uribe, qui était aussi le choc de deux egos extrêmes aspirant au leadership dans la région, a mis les trois pays, nés de l'éclatement de la grande Colombie rêvée par Bolivar, au bord de l'affrontement armé. Cela s'est tassé. Mais Chavez incarne aujourd'hui une sorte d'épouvantail pour une Colombie plutôt libérale et portée par une classe moyenne s'affirmant, qui a grandi avec Uribe.

C'est ce néolibéralisme respectueux des droits de l'homme et du pluralisme, proche des Etats-Unis et à l'opposé du modèle de société prôné par Chavez, qui a fini par l'emporter. Jusqu'à l'excès pour certains.

Une affaire très médiatisée sur le continent latino



Maria Jimena Duzan, éditorialiste réputée de *Semana*, s'inquiète de la droïtisation et de la religiosité grandissante de la société colombienne. Les images des otages et de leurs libérateurs agenouillés et priant sur le tarmac de l'aéroport de la base de Catam, les trois « Ave Maria » qu'a récités Uribe avant de commencer son discours ce jour-là font craindre à certains pour l'avenir de l'Etat laïc instauré par la Constitution de 1991.

Les erreurs de Paris

La dernière victime de l'affaire est géographiquement plus proche de nous. Le président français Nicolas Sarkozy s'était lui aussi posé en combattant infatigable de la cause d'Ingrid Betancourt. Depuis l'enlèvement, les malentendus avaient grandi entre la France et la Colombie : la tentative de libération montée en juillet 2003 par Dominique de Villepin, qui avait envoyé un avion dans la jungle, avait pathétiquement échoué. L'opération s'était déroulée sans que Bogotà en ait été prévenue. Plus tard, l'insistance de Sarkozy à vouloir mettre en avant Hugo Chavez plutôt qu'Uribe avait également été mal prise. Les deux hommes s'étaient affrontés autour de

l'utilisation d'un ancien des FARC, Rodrigo Granda, choisi par la France pour négocier de son côté la libération, opération à laquelle Uribe avait donné le coup de grâce.

Après la publication des photos de Betancourt dans la jungle, Sarkozy avait supplié « Monsieur Marulanda » à la télévision de relâcher l'otage, accordant ainsi au vieux guérillero une légitimité internationale très mal prise à Bogotà. Les services secrets colombiens ont affirmé avoir la preuve que Paris s'était engagé, en échange de la libération, à légitimer les FARC en les laissant ouvrir un bureau à Paris. Est-ce pour cela que Paris a été tenu à l'écart du coup final ?¹

La nouvelle de la libération a pris tout le monde de court. Les Français avaient choisi le couloir de la négociation. Uribe a préféré le coup de poing. Il a gagné. Il faut maintenant que Paris répare les dégâts et normalise des relations difficiles avec un Etat dont l'ampleur dans la région a incontestablement grandi.

H. Pr.

politique

A lire

Pierre Lunel,
Ingrid Betancourt.
Le courage et la foi,
L'Archipel, Paris 2008,
286 p.

1 • Pour mémoire, la Suisse aussi a été fortement remise en cause par le gouvernement colombien, alors même que les deux pays se préparaient à fêter le centenaire de leur traité d'amitié. Après avoir remercié, le 3 juillet, soit au lendemain de la libération d'Ingrid Betancourt, la conseillère fédérale Micheline Calmy-Rey de l'engagement de la Suisse pour la libération des otages, le président Uribe, deux jours plus tard, a violemment critiqué notre pays. L'émissaire suisse Jean-Pierre Gontard a été accusé de sympathie envers les FARC et la présence à Lausanne du porte-parole des FARC en Europe a été à nouveau dénoncée. (n.d.l.r.)

Il y a 30 ans, Jean Paul I^{er}

Le 28 septembre 1978 décédait le pape Jean Paul I^{er} (Albino Luciani). En dépit de la très courte durée de son pontificat (trente-trois jours seulement), il reste l'image d'un pape exemplaire pour le troisième millénaire après Jésus-Christ. Cette idée peut paraître excessive, voire même absurde, d'autant plus que par bien des égards Jean Paul I^{er} semble être tombé dans l'oubli. En effet, dans une récente émission de la RAI (Radio télévision italienne) sur le sanctuaire de Fatima, trois de ses prédécesseurs et deux de ses successeurs ont été largement couverts par la RAI, alors que lui-même n'a eu droit qu'à une seule image.

Pourtant, lorsque Luciani n'était encore que cardinal, sa visite au sanctuaire portugais avait revêtu une importance événementielle particulière. En effet, la voyante Lucia avait vu en lui le Saint-Père et l'avait salué comme tel. « Mais je ne suis que le patriarche de Venise », avait répondu A. Luciani, ému et le visage pâle. « Vous serez le Saint-Père », avait prophétisé Lucia.

Aujourd'hui encore, ceux qui l'ont connu parlent avec une grande émotion du « pape souriant des 33 jours ». Vingt ans après les faits, j'avais interrogé une paysanne qui habitait non loin de chez moi, à Riano. C'est avec les larmes aux yeux qu'elle m'avait parlé de Jean Paul I^{er}, le dernier pape italien. Il émanait de cet homme quelque chose d'extraordinaire, de très difficile à décrire. D'une modestie sans pareille, il était d'une grande bonté et avait un sens profond de l'humour; autant de traits qui avaient fortement marqué son entourage depuis le jour de son élection jusqu'à celui de sa mort soudaine. Quand Paul VI, lors d'une visite à Venise, lui avait ceint les épaules de l'étole papale, son visage avait rougi de bonte. Il se sentit contraint de blâmer ses confrères - à savoir, les cardinaux - pour

le choix qu'ils avaient fait. Mais l'un d'eux répliqua : « Celui à qui le Seigneur confie une croix, reçoit en même temps la force pour la porter. » Un autre l'apaisa en lui faisant remarquer qu'un grand nombre de personnes, partout dans le monde, était en train de prier pour lui... Albino Luciani, lui, se sentit cependant littéralement écrasé par sa nouvelle mission, mission qu'il n'avait jamais ambitionnée, qu'il avait même cherché à éviter.

Et pourtant, en peu de temps Jean Paul I^{er} fit des déclarations éclatantes qui marquèrent tous les esprits, plus que ne le firent celles de Jean XXIII et de Jean Paul II, comme celle-ci par exemple : « Dieu est papa et plus encore il est mère. » Le Corriere della Sera, un des journaux les plus renommés en Italie, l'avait alors décrit comme « un pape révolutionnaire ». Il a laissé partout dans le monde des traces qui ne sont pas près de s'effacer. Les mots que le cardinal Joseph Ratzinger a écrits à son propos il y a dix ans sont encore valables, et il est à souhaiter qu'ils le demeurent à jamais, les témoins touchés par ces paroles disparaissant les uns après les autres.

«La première fois que j'ai rencontré le cardinal Luciani, c'était au mois d'août 1977... La noble attitude qu'il eut de se rendre de Pietralba à Bressanone où je passais mes vacances d'été me fit grande impression. Mais ce qui m'impressionna d'avantage encore, ce fut sa cordialité spontanée, sa grande bonté, son humanité, son esprit ouvert. Je le vois encore, là, devant moi, dans son habit sacerdotal, chaussant des souliers éculés. Il m'avait ouvert son cœur... Une année plus tard, durant le conclave, je me mis à penser tout à coup qu'un homme doté de telles qualités ne pouvait que devenir un bon pape. Et je constatai avec plaisir que beaucoup d'entre nous étions de cet avis... Lorsqu'à Quito, un carmélite me communiqua la nouvelle de la mort de Jean Paul I^{er}, je crus rêver... Comment était-il possible qu'un homme aussi bon soit enlevé aussi rapidement du Saint-Siège ? C'est alors que me vin-

rent à l'esprit les mots frappés pour Marcel II. Ce pape était mort lui aussi à l'improviste, "montré" mais pas "donné". Depuis lors, il apparaît de plus en plus évident que le fait de "montrer" a, lui aussi, son importance. Le pape Luciani demeure et demeurera dans le souvenir de tous "le bon pasteur des âmes". Il transforma sa souffrance en un sourire de bonté et ce message est d'une grande importance salvatrice. Aujourd'hui sur-tout.»

Le fait que, lors de l'élection papale, le dernier devienne le premier est une façon de penser répandue qui correspond bien à ce qu'était la nature profonde de cet homme des Dolomites, qui ne se contentait pas de prôner la modestie mais qui la pratiquait. Il reste toutefois à bien mettre en lumière un fait : on exigeait certes trop de sa part, mais aussi de la nôtre. Nombre de prélats de son entourage, à tous les niveaux de la hiérarchie, l'ont compris un peu tard, trop tard, d'où une reconnaissance tardive, posthume.

Son successeur - par le nom également - Jean Paul II pressentit avant sa propre élection, alors que le siège papal était vacant, que l'importance de Jean Paul I^{er} était inversement proportionnelle à la brièveté de son pontificat. La justesse de ce pressentiment semble se confirmer de plus en plus au cours de ce millénaire. Et cela au grand étonnement de tous, y compris de nombreux prélats du Vatican qui, plus ou moins ouvertement, considérèrent son élection comme un accident de parcours du Saint-Esprit. Depuis, ces messieurs ont changé radicalement d'avis, comme il m'a été donné de le constater. Ils veulent mettre en jeu l'intervention de « quelque chose » de différent, de plus haut, voire même d'unique.

Aujourd'hui, nous devons nous demander, encore et toujours, tout comme il y a trente ans : sommes-nous en mesure de reconnaître un « Saint-Père saint » ? Jean Paul I^{er} était-il vraiment plus qu'un pape dont on exigeait beaucoup et qui exigeait beaucoup de notre part ? N'était-il pas un authentique Servus servorum comme il y en a eu peu ?

Victor J. Willi¹
Rome

Notre-Dame de la Route

Centre spirituel de formation et de réflexion

- 15-16 novembre
Espérance dans la vie quotidienne :
exprimer la bienveillance, la tendresse et la compassion... avec Rosette Poletti et Jean Rotzetter s.j.
- 21-23 novembre
Bâtir sur le roc : week-end spirituel avec Pierre Emonet s.j.
- 21-25 décembre
Noël en communauté : Bethléem - centre et source de la Vie, animé par Jean-Bernard Livio s.j. et Marie-Odile Raehm

Renseignements :
www.ndroute.ch
++41(0)26 409 75 00

1 • Auteur de « Im Namen des Teufels ? », Antwort auf Yallops Bestseller « Im Namen Gottes » Möglichkeiten und Grenzen eines heiligen « Heiligen Vaters », Christiana Verlag, Stein am Rhein, 5. Auflage 2000, 220 p.

Librement inspiré...

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (FR)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

**La Belle
Personne
de Christophe
Honoré**

Chef-d'œuvre de la littérature française classique, *La Princesse de Clèves*, que Madame de Lafayette publia anonymement en 1678, a été adapté au cinéma de façon assez plate par Jean Delannoy en 1961, malgré la collaboration de Jean Cocteau. Manoël de Oliveira en 1999 (*La Lettre*) et Andrzej Zulawski en 2000 (*Fidélité*) en ont fait des adaptations lointaines. A son tour, Christophe Honoré, dont les précédents films (*Dans Paris*, *Chansons d'amour*) possédaient un ton nouveau, s'y est risqué, pour répondre, a-t-il dit, à Nicolas Sarkozy qui avait trouvé ridicule que ce roman ait été inscrit au programme d'un concours administratif. Le générique nous l'indique : le film s'inspire « librement » du texte de M^{me} de Lafayette.

Le roman est censé se passer au milieu du XVI^e siècle, à la Cour de Henri II, autour de la Reine Dauphine, qui n'est autre que Marie Stuart. Honoré l'a transposé au lycée Molière, dans le 16^e arrondissement de Paris. Le parallélisme ne tient pas tant au milieu aisé que dans l'extrême jeunesse des protagonistes. On oublie parfois que la princesse de Clèves, tout juste mariée, n'a que seize ans, le même âge que la Dauphine. Le prince de Clèves, que nous imaginons vieux, ne doit avoir que vingt-cinq ou vingt-six ans.

Ce qui est montré subtilement ici est l'éclat juvénile et l'apparente sûreté que nos adolescents d'aujourd'hui déploient. Pour peu qu'ils aient des parents plus ou moins fortunés, ils sont des princes et

se comportent comme tels, et c'est plutôt la fragilité des sentiments et la lourdeur des secrets d'amour qui les appa- rentent à la condition adolescente de toujours.

Junie arrive en cours d'année et attire l'attention par sa gravité et son mystère. Un garçon de sa classe, Otto, tombe amoureux d'elle. Elle accepte ses baisers sans partager sa passion. Elle est en fait violemment attirée par Nemours, le jeune professeur d'italien, qui est un séducteur mais semble sous le charme de cette fille et va la poursuivre. Comme dans le roman, la beauté physique joue un rôle considérable dans ces jeux de cour.

Junie est une « belle personne », mais il y en a beaucoup d'autres autour d'elle, dans le rayonnement de l'adolescence. De Nemours, il est dit dans le roman qu'il a « un air dans toute sa personne qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait ». Dans le rôle, Louis Garrel déploie cette aura, avec sa beauté sombre et sans joliesse.

Le film intègre, d'une manière aussi complexe que dans le roman, des chassés-croisés amoureux, surtout autour de l'épisode de la lettre tombée d'une poche et attribuée à Nemours, mais qui est ici adressée par un garçon à un autre garçon. Le désespoir d'Otto qui, à cause de l'aveu de Junie, se croit trahi, prend une forme plus violente que la mort de chagrin du prince de Clèves. Mais la conclusion du renoncement de

Junie à Nemours est bien orientée vers la même vision pessimiste de l'amour. C'est pour ne pas souffrir que la princesse de Clèves, désormais libre, se retirera de la Cour, sachant la fugacité des passions.

Certes, le contexte du film n'est pas janséniste, mais en s'inspirant librement du livre du XVII^e siècle, le cinéaste arrive à persuader qu'il y a une permanence des sentiments de l'amour en Occident, tels que Denis de Rougemont les a analysés.

Déambulation

Alors que la *Belle Personne* affectionne les images de Paris en hiver, *Dans la ville de Sylvia*, de José Luis Guerin, cinéaste catalan, est tourné dans la belle et chaude lumière de Strasbourg en été. C'est une œuvre merveilleuse de subtilité, de discrétion et de charme à la fois. Il y a un jeune homme par qui nous voyons le spectacle de la ville mais surtout beaucoup de jeunes filles, de « belles personnes » qui, légèrement vêtues, profitent, semble-t-il, de leurs premiers jours de vacances. A la terrasse du café du Conservatoire, notre jeune homme les contemple, les épie, les écoute, les dessine, les admire. Aucune d'entre elles ne semble le remarquer.

Mais voilà qu'il se lève et va suivre une fille ravissante qu'il prend pour Sylvia, avec laquelle il avait fait connaissance six ans auparavant. Cela nous vaut une longue déambulation dans le dédale des vieilles rues de Strasbourg, le long du canal, dans les rues commerçantes. Quelques graffitis récurrents nous informent : « Laure, je t'aime », allusion peut-être à Pétrarque. Des personnages passent et repassent, un vendeur noir, un autre qui boîte. Le tramway s'interpose entre le garçon et la jeune fille, entre lui et nous,

faisant scintiller les images floues et colorées des vitres qui s'enfuient. Des bribes de conversations s'entendent, décalées, incongrues. Il y a des fragments de musique. La vie urbaine, en quelque sorte.

Mais ce n'est pas Sylvia, et le dessinateur romantique va noyer son chagrin au Bar des aviateurs où il l'avait connue. Il se console avec une autre que nous devinons dans son lit ; et puis la matinée est là et aussi le café du Conservatoire. Il aperçoit une autre fille, qui ressemble à celle de la veille. Peut-être Sylvia ? Le film n'a pratiquement pas de dialogues, ou très insignifiants. Il n'a pas d'intrigue. Il est fait de silhouettes, de sourires, de dialogues qui ne nous concernent pas, de gens pressés ou rêveurs, des bruits du tramway et des voitures, du bourdon de la cathédrale, du soleil et des ombres. Une délicieuse plongée dans un réel rêvé, un film libre et inspiré.

G.-Th. B.

cinéma

Dans la ville de Sylvia
de José Luis Guerin

« Dans la ville de Sylvia »



La violoncelliste et le pianiste

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

La poésie, comme le royaume des cieux, souffre violence, et les violents en ravissent la couronne ; couronne de ronces, d'orties, d'épines. La seule qu'ils daignent porter, la seule qui leur aille. Les doux héritent la terre, dit l'Évangile, les violents ravissent le ciel.

Marina Tsvetaïeva (1892-1941) est de la race des violents qui ne se plaisent que dans les flammes. Elle était faite pour brûler sur un bûcher ou finir sur un échafaud. Les dieux ne lui ayant pas octroyé ce plaisir, Marina se fit elle-même l'exécutrice de leurs œuvres et sortit de la vie comme on s'arrache le cœur. De tels incendies ont-ils une biographie ? Résumons brièvement la sienne.

Marina T. quitta la Russie en 1922 pour rejoindre son mari qui combattait avec les Blancs. Cet exil, qu'elle ne parviendra pas à surmonter, la voua au dénuement matériel et moral. En 1939, elle regagna l'URSS mais, brisée par de nouvelles épreuves, elle se suicida le 31 août 1941. Si la poésie, ce sont des cris poussés dans le noir et des coups de poignard distribués au hasard, des herbes jetées pêle-mêle dans un chaudron allumé sur la lande, alors Marina T. est une poétesse. Si en revanche la poésie est une architecture verbale où l'effet est atteint sans aucune violence, par la seule grâce du vocabulaire et la place qu'il assigne à chaque mot dans la phrase, une construction savante pleine de sens, de raison, de musique, articulée autour d'une

phrase qui comprend un sujet, un verbe, un complément, trinité sainte de la grammaire, alors Marina T. est peut-être une sorcière ou une chiffonnière. Disons, une princesse en haillons. C'est Gendrillon enfermée dans la prison du monde qui remue les cendres d'un feu allumé dans l'éternité et que le monde, par sa froideur, cherche à éteindre. Elle attend le prince qui viendra la ravir.

Dans la tragédie qu'elle écrivit, *Ariane*, Thésée renonce à sa femme, non par dédain et lassitude - Thésée est un grand cavalier - mais afin qu'elle reçoive d'un dieu ce que l'homme en ses limites ne peut lui donner. (Thésée n'étant qu'un demi-dieu.) Elle attend le moissonneur, le vendangeur et le vengeur. Elle attend dans la terreur et l'extase qu'il vienne mettre le feu au monde. Elle attend le terroriste.

Avec le romantisme, il s'est passé une chose étrange. Jadis les poètes étaient de placides bourgeois, comme La Fontaine, Racine ou Corneille, qui peignaient les amours et les exploits des dieux et des demi-dieux. Depuis le romantisme, les poètes sont devenus eux-mêmes les dieux et les héros de leurs propres *Iliade* et *Odyssée*, au point que parfois ils oublient de les écrire. Marina Tsvetaïeva est aussi bien Ariane que Phèdre. Ce qui crée un hiatus. Phèdre est-elle la personne la plus appropriée pour écrire son histoire ? Ariane aurait-elle décrit son drame en vers ? Peut-on à la fois être auteur et héros ? L'art, au sens de mé-

Marina Tsvetaïeva,
Les Carnets, Syrtes,
Paris 2008, 1136 p.

tier, ne risque-t-il pas d'en pâtir ? Écoutez ce qu'elle dit, cette brûlée vive, cette princesse en haillons. « A mon modeste logis, vint Son feu, et ma maison s'en trouva embrasée, flamba et trembla d'une brusque clarté, c'était l'Aurore, c'était le ciel. » C'était le dieu, c'était Apollon.

De l'adulte, son ennemi, car homme du monde et qui compose avec le monde, elle dira : « Il acquiert l'art aussi pitoyable que triste de se contenter d'hommes en guise de rois. » Fille sans dot et princesse par naissance, elle ne peut épouser que le fils du Roi, l'Agneau d'amour et de colère. « C'est la soif, dit-elle qui vivifie le vin, c'est le gueux qui justifie le festin, c'est la croix qui fait aimer la sortie du tombeau, c'est la peur qui sanctifie la joie. »

Au festin de l'Agneau, chacun se rend avec son ombre et son contraire. C'est la petite fille qui a tremblé dans le noir toute sa vie qui pénétrera dans la salle illuminée. Elle n'a rien fait d'autre que de regarder Dieu et de l'attendre avec ce regard d'enfant assez pur et assez têtue pour croire encore à ce conte, cette folie que « tout ce que vous demanderez vous sera accordé ». Il est évident que l'Évangile n'a pas été prêché pour des adultes qui se satisfont de ce que le monde peut donner, mais pour des enfants qui tiennent le monde et César pour rien.

Sur le fait de publier, Marina disait sous la forme toujours plus ou moins laconique et lapidaire de ses poèmes, balles de pistolet chargées du plomb de l'éternité : « Publier, c'est vendre l'âme de son âme. La pauvreté justifie à peine une telle infamie. »

*On n'immobilisera pas le Vésuve
Par des vignes ! Avec du lin, on
Ne tiendra pas un géant ! La folle étuve
Des lèvres suffit afin qu'en lion*

*Les vignes changées
se retournent soudain
Crachant sur vous des laves de haine.
Vos filles seront rien moins
que des putains
Et vos fils écriront des poèmes.*

Quand je vous dis que les poètes ont l'invective du prophète aux lèvres !

Musique de chambre

Avec Jean Berteault, nous descendons l'échelle qui va de la terre au ciel et que montait hardiment Marina Tsvetaïeva. Une autre échelle nous est proposée, celle que l'on appuie contre un arbre pour y cueillir des cerises au mois de mai, mois de Marie. Chacun de ses sonnets est une cerise qu'il faut manger quand elle est mûre.

Le sonnet revient à la mode et nous nous en félicitons. Cette forme succincte et ramassée, sorte d'*Iliade* ou d'*Odyssee* en miniature, autorise un homme à tout oser, à dire l'essentiel de ce qu'il est, de ce qu'il veut, de ce qu'il sent, à se camper en pied dans quatorze vers bien frappés, bien rimés, bien limés, qui sont autant de médaillons et de médailles.

Nous ne vanterons pas la liberté qui naît de la contrainte. La poésie est à la prose ce que la noblesse est à la bourgeoisie et la vie régulière à la vie séculière. Vers et rimes sont les grilles d'un cloître mental derrière lesquelles montent au ciel encens, prières, cris, soupirs, gémissements, mais toujours sous une forme policée.

Jean Berteault,
*Claire, te souviens-tu
d'Ostende. Sonnets,*
Fernand Lanore,
Paris 2008, 92 p.

Le sonnet est la musique de chambre de la poésie. Jean Berteault compose les siens comme Chopin ses Préludes. Un sonnet est une confidence, presque une confession. Je rêve de ceux que Tartuffe eût pu écrire à Elmire et que Molière a sans doute brûlés. Sainte-Beuve écrivit des vers pour séduire Madame Victor Hugo, et il y est parvenu, au grand dam des hugoliens. Or il y a non pas tant du Sainte-Beuve que du Léautaud chez Jean Berteault, c'est-à-dire du chat enragé, de l'honnête homme en guerre contre le siècle et sa sottise, c'est-à-dire contre tous les siècles.

Cet homme qui se retourne sur les beaux jours de son passé, Philinte vieillissant qui vient de perdre son Eliante, laisse ça et là percer son âge, fantôme en peine rôdant comme Adam autour du Paradis perdu. Le voyageur traverse la mer orageuse de ses souvenirs qui sont autant de prénoms féminins. L'amour et l'amitié sont ses guides. Orphée remonté des enfers devient poète : le malheur a creusé son âme, le travail creusera ses vers.

Passent aussi dans ses vers des visages d'actrices d'hier, adorées dans leur jeunesse et celle de l'auteur, dans l'obscurité d'une salle de cinéma de quartier, sur un écran noir et blanc - je me demande si la jeunesse d'aujourd'hui adore aussi religieusement, aussi dévotement ses stars, si l'adoration a le temps de faire son nid et sa niche dans le cœur d'un jeune homme sollicité de toutes parts.

Ses poèmes, on l'aura compris, sont écrits à des femmes et pour des femmes. Ils sont une école et une invitation à l'amour. Jean Berteault est un amoureux, comme on l'est chez Marivaux, Musset ou Giraudoux. Il parle d'amour et de femmes avec l'allant et le chic du cher Sacha Guitry. D'amour et de femmes, ai-je dit, non de sexe, mot qui

jusqu'à hier encore ne désignait que le sexe faible, que le sexe fort avait le devoir et le plaisir de protéger et de célébrer. Et de femmes qui tourbillonnent sur de hauts talons, les lèvres peintes, une fleur dans les cheveux, dans des robes légères, au son d'une valse musette. Jean Berteault a contracté un jour récent la maladie de faire des vers. Il ne savait pas, cet homme exquis, tard venu à la littérature, qu'il allait nous enchanter et nous faire pleurer. Rires et larmes, voilà ce qu'on ne trouve plus guère dans la poésie sérieuse et pensante contemporaine. Mais le cœur qui bat, où est-il ? Berteault a osé écrire un poème dans lequel un homme d'âge mûr demande à une très jeune femme la permission de dormir avec elle, sans la toucher. Il nous le jure. Et qui sommes-nous pour douter de la force et de la sincérité d'un serment ? Baudelaire seul aurait pu oser une pareille gageure, et Jean Berteault l'a tenue.

Je voudrais dormir avec vous :

*J'ai dit : dormir,
M'étendre à vos côtés,
immobile et sans fièvre,
Dormir sans vous toucher,
même du bout des lèvres,
Vous avoir près de moi,
pour en rêver, dormir !*

Ce sont là l'épreuve et la récompense qu'au Moyen-Age un chevalier et un poète auraient obtenues de la dame de leurs pensées.

G. J.

Vieillir et mieux s'aimer

Danielle Quinodoz, psychanalyste, autrice de plusieurs livres et lauréate de prix de psychologie à Rome et à Paris, devenue elle-même une personne âgée, livre ici la quintessence de son expérience de praticienne, formatrice et consultante. Spécialisée dans la psychologie du troisième âge, elle propose de « rendre à la vieillesse sa valeur et sa noblesse ».

Pas de théories desséchantes mais une série d'observations personnelles, régulièrement illustrées par des déclarations de patients ou des comptes-rendus succincts de traitements. L'analyste, avec simplicité, bienveillance et grand respect devant le mystère de la personne, suggère des manières souvent inattendues de voir la vieillesse et ouvre des pistes de réflexion engageantes, tout en s'impliquant fortement elle-même. Quelques échantillons de titres ou intertitres ne manqueront pas de piquer la curiosité : *Le travail de vieillir est un cas particulier du travail de vivre* (p. 5) ; *Tourner la page, oui, mais après l'avoir lue* (p. 42) ; *Tout perdre sans se perdre* (p. 117).

Parmi les sujets abordés, on en retiendra un pour sa valeur de thème majeur : la continuité de la vie. L'intégration de ses différents âges (enfance, adolescence, âge mûr) constitue pour la personne âgée un travail de mémoire qui, tôt ou tard, se révèle fructueux. Chercher dans son passé une cohérence vivante permet de mieux vivre le présent et de préparer l'avenir, même s'il doit être court !

En habile pédagogue, Danielle Quinodoz use volontiers d'images et ne craint pas de développer des métaphores empruntées au domaine artistique. Le lecteur non habitué au discours psychanalytique appréciera ses formules brèves, ciselées avec soin et chargées de sens. Ainsi « vieillir, c'est peut-être l'occasion de découvrir comment mieux s'aimer et mieux aimer » (p. 3).

Revenant sur cette possible découverte, sous-jacente dans tout son exposé, l'autrice insiste sur l'accomplissement ultime de la vie, que seul le désir d'aimer et d'être aimé est en mesure d'assurer. Elle entrouvre cette porte avec autant de modestie de bon aloi que de délicatesse inspirée, avouant la difficulté de décrire et de vivre le sentiment d'amour. A ce stade, le point de jonction de la démarche psychanalytique et de la parole libératrice chrétienne ne semble pas très éloigné.

Ce livre garantit d'utiles et belles découvertes à tout un chacun et à tous ceux qui se sentent appelés à réfléchir sur « le travail de vieillir », psychothérapeutes, soignants, médecins, accompagnateurs et seniors bien sûr. L'accroissement de l'espérance de vie ne nous fait-il pas comme une sorte d'urgence paradoxale d'y voir un peu plus clair dans nos eaux mêlées en vue du véritable accomplissement : « L'Éternité entre dans notre vie comme la mer dans l'estuaire d'un fleuve où les eaux du large se mêlent aux eaux douces » (Julien Green).

François Compagnon

Danielle Quinodoz,
Vieillir, une découverte,
Presses universitaires
de France, Paris 2008,
308 p.

L'urgence du recevoir

Pierre-François de Béthune,
*L'Hospitalité sacrée
 entre les religions,*
 Albin Michel, Paris
 2007, 220 p.

Aborder le dialogue interreligieux à partir de la démarche de l'hospitalité qui se retrouve dans toutes les religions, plutôt que dans des dialogues théologiques, est aujourd'hui une piste incontournable. La Rencontre interreligieuse d'Assise en 1986 l'avait déjà bien montré. C'est de son expérience en ce domaine que Pierre-François de Béthune, moine cistercien et aujourd'hui secrétaire général du Dialogue interreligieux monastique (DIM), nous parle. Il commence par décrire longuement son séjour dans un monastère zen au Japon, avant de réfléchir sur ce qu'est le dialogue entre les religions.

L'hospitalité reçue, tout comme l'hospitalité offerte ont leurs exigences et leurs risques. Pour créer des rapports justes, non seulement « il y a plus de joie à donner qu'à recevoir » (Ac 20,35) mais « il y a plus d'urgence à recevoir qu'à donner », insiste l'auteur. Ce dialogue est une chance pour la foi. C'est un mouvement qui nous porte sur un chemin vers la Vérité et la Vie, au-delà des mots et des idées. Il pourrait se résumer en ces quelques mots : « le cœur parle au cœur », selon la devise du cardinal Newman. Il se noue autour de nos questionnements, ouvre un espace et rend au cœur sa souplesse.

Nous sommes tous appelés à cette hospitalité, ce dialogue, ce partage du silence, du dépouillement. C'est la meilleure façon de vivre l'Évangile, c'est la voie spirituelle indispensable pour la construction d'un monde juste et pacifié ; car

« ce serait désespérant de penser que nous ne pouvons bien nous développer que dans notre seule tradition ». Expérience à risques ? Certainement ! L'hospitalité consiste toujours « à quitter notre propre territoire, à passer une frontière, pour entrer dans le domaine de notre hôte et nous exposer en quelque sorte à son bon vouloir ». Si pour P.-Fr. de Béthune, « le courant d'air provoqué par l'ouverture à l'autre y apporte un tirage bienvenu pour renforcer le feu intérieur », cela n'est pas forcément le cas pour d'autres qui passent la frontière pour ne plus revenir en arrière. Il y a aussi le risque de chosifier l'autre tradition ou de laisser la maison de l'accueil devenir une *auberge espagnole* (syncrétisme) ou une *résidence secondaire* (marginalisation dans le temps). A la sortie de ce livre, on peut se poser plusieurs questions. Expérience monastique uniquement ? Et les laïcs ? Le silence est un lieu privilégié de partage. Mis à part le bouddhisme, où il est la base de la pratique méditative, quelles religions proposent un partage sur le non-verbal, dans la gestuelle de l'accueil ? Qu'est-ce que le christianisme, le judaïsme, l'islam sont prêts à partager dans un sens universel ? On attend d'autres témoignages !

Un livre fort, profond, qui donne des pistes indispensables pour avancer ensemble dans la fraternité. « Quand on est accueilli, tout peut commencer. »

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Société

Etienne Perrot

L'art de décider en situations complexes

Desclée de Brouwer, Paris 2007, 288 p.

Le livre d'Etienne Perrot se démarque nettement des ouvrages conventionnels de management qui ambitionnent de proposer des recettes clés en main, applicables à tous les cas. L'auteur insiste sur le caractère illusoire de telles recettes. Il souligne l'impossibilité de maîtriser tous les paramètres de la décision et la nécessité d'accepter l'incertain et l'inconnu, inhérents à toute prise de décision. Le manager doit ainsi prendre en compte l'état des connaissances et des savoirs techniques (les potentialités qu'ils ouvrent mais aussi leurs limites), le milieu social dans lequel il évolue et les contraintes normatives qu'il implique. De plus, il est dans une relation de nécessaire interdépendance avec ses partenaires et ne peut donc pas prétendre leur imposer son propre point de vue. L'art de la décision requiert de prendre acte de cette complexité, à chaque moment du processus décisionnel.

Dans un tel contexte, toute recette formelle, qu'elle soit « managériale », économique ou sociologique, est vouée à l'échec. Il convient de parvenir à l'intelligence des situations, en mobilisant la raison, mais aussi les passions, les sentiments, l'imaginaire, etc., afin d'atteindre ce qu'Etienne Perrot appelle un « universel de contiguïté », par opposition à l'universel abstrait (déconnecté de la situation concrète) que le décideur chercherait à imposer d'en haut.

L'ouvrage pourrait se contenter de prendre acte de cette complexité et laisser le manager-lecteur dans une grande perplexité sur la manière de la gérer au mieux. Tel n'est pas le cas. L'auteur multiplie les conseils pratiques et les appels au discernement spirituel. De nombreux exemples concrets illustrent que la reconnaissance de la complexité ne débouche pas sur l'inaction mais sur ce que l'auteur appelle un *art complexe de la décision*.

Le livre invite aussi le manager à expliciter avec lucidité les raisons de ses propres choix, au travers de la triple interrogation : que pourrais-je faire d'autre ? quelles sensations provoquent en moi les diverses alternatives disponibles ? d'où viennent ces sensations ?

Le lecteur qui voit dans l'art de décider une affaire de respect de l'autre, d'humilité et d'intelligence trouvera dans ce livre de quoi nourrir sa réflexion et alimenter ses pratiques.

Jean-Michel Bonvin

Sous la direction de Brice de Malherbe
Limiter ou arrêter les traitements en fin de vie

Quels repères pour quelles pratiques ?

Parole et Silence, Paris 2008, 136 p.

Dans cet ouvrage collectif, le Père Brice de Malherbe, bien connu dans les milieux de la bioéthique, décrit avec précision les enjeux juridiques, techniques et éthiques de la fin de la vie. Il ne parle pas de l'aide au suicide, « spécialité » plus suisse que française.

Ecrit dans une langue claire et concise, ce livre s'adresse avant tout aux professionnels confrontés à ces problèmes. L'accent est mis sur la législation française, en particulier la loi Léonetti dont la presse a beaucoup parlé à propos de la triste histoire de M^{me} Sébire. Les deux derniers chapitres, *La tradition éthique occidentale* par Patrick Verspiere s.j. et *Fin de vie et alliance thérapeutique* par Brice de Malherbe, sont, à mon avis, les plus riches et les plus universels. Ils devraient intéresser, hors de France et hors des hôpitaux, tous ceux et celles qui se préoccupent de morale et de sociologie.

Jacques Petite

Youssef Courbage et Emmanuel Todd
Le rendez-vous des civilisations

Seuil, Paris 2007, 172 p.

Le choc des civilisations n'aura pas lieu ! C'est le constat des deux auteurs de ce livre iconoclaste et fort documenté. Preuve à l'appui, ils démontrent, pays après pays, que « le monde musulman est entré dans la révolution démographique, culturelle et mentale ». Courbage et Todd vont à contre-courant de ceux qui prédisent depuis plus de dix ans un choc inéluctable des civilisations, ceux qui présentent l'islam comme une religion rétrograde et incompatible avec la « modernité » (*The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, 1996). Pour le démographe et l'historien, deux facteurs sont rarement pris en compte : la diversité du monde musulman et son évolution vers la modernité.

Trois paramètres sont étudiés : l'alphabétisation des hommes et surtout des femmes (et donc la hausse du niveau éducatif), la baisse de la fécondité et les troubles de transition que cela provoque.

L'alphabétisation de plus de 50 % de la population entraîne une baisse de la fécondité. Et cela partout ! En Occident, dans les pays musulmans et non musulmans. Passionnant décorticage de l'influence de l'alphabétisation sur la démographie. Un exemple. En Syrie, très tôt l'alphabétisation a atteint 50 % des hommes (1946) puis 50 % des femmes (1971), la fécondité a chuté drastiquement, quoique différemment selon les régions, phénomène dû à la patrilinéarité dominante chez les sunnites, donc à la nécessité vécue par les couples d'avoir au moins un garçon. Aujourd'hui la Syrie est à 3,5 enfants par femme (contre 6,1 dans les années 80 !).

Les changements démographiques et de comportement entraînent des crises de transition que l'Occident a bien connues (guerre, révolutions, conflits). C'est au tour des mondes musulman et non musulman (Népal, Sri Lanka par exemple). « Après le passage de la vague, les pays se calment. » Et de rappeler la réforme protestante, les révolutions (Angleterre du XVII^e s., France, Russie, Iran). Aujourd'hui, les puissances occidentales analysent tout à travers le prisme de l'islamisme, une vision influencée par un « faible niveau de conscience historique ».

La lecture de ce livre passionnant a le don de nous réveiller à la perspective historique et à nous rendre un peu moins myopes.

Nadia Braendle

■ Théologie

Edouard Pousset

Le mystère de Dieu et de l'homme

Ecrits de théologie fondamentale

Facultés jésuites de Paris, Paris 2007, 346 p.

Sont regroupés ici, de manière pédagogique, des écrits de théologie fondamentale. Ils nous permettent de saisir la force et la pertinence de la pensée du Père Pousset, jésuite, professeur de philosophie et de théologie à Chantilly et au Centre Sèvres à Paris.

Le rapport de la raison et de la foi, ainsi qu'une réflexion sur le péché comme privation de liberté sont suivis de remarquables articles sur la résurrection et l'eucharistie.

Ces derniers donnent une intelligence renouvelée de ces mystères, les situant dans l'anthropologie chrétienne. Ainsi on lira avec bénéfice *Croire en la résurrection* ou *L'eucharistie sacrement et existence*, pour mesurer combien celle-ci est concernée par les mystères de la foi. Seront aussi mieux comprises des réalités comme celle de la corporalité du Ressuscité ou celle de l'eucharistie transformant notre existence humaine en toutes ses dimensions.

Le lecteur trouvera intérêt intellectuel et goût spirituel à découvrir l'originalité de cette pensée. Même si les articles ont été écrits avant 1975, date à laquelle l'auteur prit un tournant qui l'amena à centrer sa réflexion sur l'évènement de l'Évangile, ils restent pertinents et suggestifs pour celui qui veut entrer dans l'intelligence de sa foi, sans renier la raison critique qui caractérise la modernité.

Luc Ruedin

Xavier Thévenot

Morale fondamentale

Desclée de Brouwer, Paris 2007, 232 p.

Ces notes de cours permettent de prendre la mesure et la pertinence de la pensée systémique de Xavier Thévenot pour notre monde contemporain. Articuler les dimensions de l'universel, du particulier et du singulier, réfléchir aux rapports entre la loi naturelle et la loi révélée et comprendre les imbrications réciproques de la dogmatique, de l'éthique et de la liturgie sont quelques-uns des points abordés dans cet ouvrage. Entre un moralisme qui revient sur le devant de la scène en raison du manque de repères de notre société et une dérive éthique dangereuse, cet ouvrage donne à l'homme des outils pour comprendre ce qu'il doit faire pour accéder à son humanisation.

Intégrant l'altérité, distinguant sans confusion les critères philosophiques et théologiques, l'auteur met en lumière la spécificité de la morale chrétienne : du cœur de la condition humaine marquée négativement par la contingence, le mal et la mort, Jésus-Christ apparaît aux yeux du croyant comme celui qui, assumant l'existence, la transfigure par la force de l'Esprit. Cet ouvrage didactique répondra aux questions de celui qui désire mener une existence morale, c'est-à-dire raisonnable, pacifiée et joyeuse.

Luc Ruedin

Jean Honoré

Les aphorismes de Newman

Cerf, Paris 2007, 252 p.

Rencontrer Newman sur sa route constitue une chance et une source de joie. Déjà, dans *Newman, un homme de Dieu* (2003), le cardinal Jean Honoré, l'un des meilleurs connaisseurs de Newman, nous faisait découvrir la personnalité hors du commun de ce théologien anglican, devenu catholique, prêtre estimé en Angleterre et ailleurs (1801-1890). Tant par son intelligence que par son sens de la communication et par sa foi, il a enthousiasmé les croyants et les chercheurs de vérité ; ses écrits recèlent une vitalité encore féconde de nos jours.

Précisément, à parcourir les aphorismes retenus et expliqués dans ce livre, nous percevons son esprit prodigieux et rigoureux. L'auteur cite *Le Larousse* : « Aphorisme : sentence où s'opposent la concision d'une expression et la richesse d'une pensée, dont l'objectif est moins d'exprimer une vérité que de contraindre à réfléchir. » Chaque aphorisme, replacé dans des contextes très divers, apporte un regard profond : « Chacun est à soi-même son propre centre » ; « Vivre tranquille, c'est être en danger » ; « Le temps est court, l'éternité est longue »... Ainsi 21 chapitres nous emmènent avec délice dans des réflexions structurées, avec une vision de l'existence exigeante et vraie. Au-delà d'une érudition merveilleuse concernant la vie et les écrits de Newman, l'auteur, écrivain talentueux, dans un style alerte et par une voie originale, rend accessible une pensée riche d'humanisme et de foi pour tous les temps.

Willy Vogelsanger

■ Spiritualité

L'Autre Rive

Paroles de vie pour les funérailles

Pour un accompagnement humain

Desclée de Brouwer, Paris 2007, 136 p.

Un décès survient parmi vos proches. Vous ne voulez pas de célébration religieuse, seulement un accompagnement civil ; mais dans l'urgence et l'émotion, les mots restent bloqués par la douleur. Le groupe L'Autre Rive (une vingtaine de laïcs chrétiens de l'agglomération lyonnaise) a recueilli des poèmes,

des textes écrits par des familles ou des auteurs plus ou moins connus, qui ont exprimé leur chagrin lors de cérémonies de funérailles civiles. Ces textes, sans connotation religieuse, ont été réunis dans ce livre sous différents chapitres : témoignages, espérance, corps et cœur, solitude, etc. Il est alors facile de choisir ou même de réécrire l'un ou l'autre texte avec sa propre sensibilité. Un livre utile qui nous fait réfléchir.

Marie-Thérèse Bouchardy

Marie de Hennezel

La chaleur du cœur empêche

nos corps de rouiller

Viellir sans être vieux

Robert Laffont, Paris 2008, 252 p.

Ces pages se présentent comme une méditation, chargée d'humanité, sur l'art de vieillir en tentant d'échapper, autant que faire se peut, au « naufrage » du devenir vieux, c'est-à-dire de pactiser, souvent par lassitude, avec le dégoût et la peur que nous inspirent la souffrance et la perspective de la mort.

Le sous-titre de l'ouvrage donne le ton de ces réflexions qui, au-delà de leur apparente simplicité, incitent à un humble travail de croissance dans la traversée d'épreuves physiques et psychologiques à assumer. Quant au titre retenu par l'auteur, il provient d'une île du Japon baptisée *région de la longévité*, où des hommes et des femmes vivent très vieux et sont considérés comme des « porte-bonheur ». Des témoignages de personnes âgées et heureuses éclairent cet itinéraire, comme Sœur Emmanuelle et Stéphane Hessel.

La tonalité de cette approche est marquée par le réalisme du temps qui passe, avec ses dépendances, ses solitudes et, malgré tout, une incitation à l'humilité, à la sérénité, à l'émerveillement. Les questions qui touchent la fin de vie sont évoquées avec justesse par Marie de Hennezel, psychologue et psychothérapeute, dont le nom est célèbre, notamment par *La mort intime* (1997), *Le souci de l'autre* (2004), etc.

En vieillissant, on change, c'est vrai. Mais on vieillit aussi comme on a vécu et il nous est rappelé qu'il y a « des vieux de vingt ans et des jeunes de quatre-vingt dix ans ». Lorsque le cœur reste ouvert et chaleureux, l'existence prend en effet une autre dimension, celle de la confiance.

Louis Christiaens

Collectif***Souviens-toi de vivre !****Pour mieux savourer la vie,**faire face à sa mortalité*

Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne 2007,

136 p.

Le sous-titre donne le ton à ce livre. Suite à un séminaire sur le même thème, une équipe d'animateurs chrétiens (Cosette Odier, Josette Morel, Thomas Ryan, Maurice Gardiol) nous invite à réfléchir à notre propre mort... quand on est encore bien et bon vivant.

Mêlant exercices (méditation, réflexion et visualisations), commentaires, bibliographie (livres, films et versets bibliques) et textes littéraires, ce livre nous guide de passage en passage (vieillesse, maladie et souffrance, mort des autres...) pour savourer la vie quand elle est encore là, dans le lâcher-prise et la joie.

A pratiquer seul ou en groupe, ce manuel est une ouverture à l'intensité, à la saveur de la vie, dans un éternel présent. D'étape en étape, on ne s'y ennuie jamais car il s'enracine dans la vie de chacun. La vie n'est pleinement vécue que dans l'intégration de la mort.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Littérature romande

Collectif***Rencontre***

De l'Aire, Vevey 2008, 360 p.

Pour fêter leurs trente ans, les Editions de l'Aire publient trente textes. Autant d'auteurs y parlent d'une rencontre qu'ils ont vécue et qui les a marqués, ou en imaginent une, comme Rose-Marie Pagnard, autrice confirmée, qui raconte un *Coup de foudre* entre une épée et une jeune femme, il y a 400 ans au Japon.

Blaise Hofmann, jeune écrivain, exprime avec vigueur et une légère ironie à quel point fut fondamentale sa découverte de Blaise Cendrars. Jean-Michel Jaquet, peintre, livre ses récits de quatre rencontres, celle touchante et poétique d'un pasteur fou dans un hôpital, celle, dramatique, du beau gars du village mort courageusement dans un accident, celle, aigre-douce, d'un enseignant athée et enfin le récit comique de sa rencontre avinée avec lui-même, dans une belle langue vivante.

Deux journalistes, Sylvie Tanette et Sonia Zoran, parlent avec une pudeur et une sincérité désarmante qui touchent droit au cœur. La première d'une interview avec un écrivain oublié des médias, dans son village en montagne. Passionnée des entretiens avec les auteurs, en particulier avec ceux qui pourraient disparaître bientôt, Sylvie Tanette ne sait pas ce qui l'émeut tant dans les textes de ce vieil homme, jusqu'à ce qu'il lui dévoile doucement son secret. Sonia Zoran, quant à elle, écrit d'abord à propos de son cousin autiste, avec qui ses rapports ont changé, de l'enfance naïve et ouverte à l'adolescence exigeante, jusqu'à l'acceptation de la femme adulte. Puis elle intrigue et laisse songeur grâce à son récit d'un regard croisé avec un bouquetin, et de celui, plus humain, échangé avec un chirurgien.

Un recueil varié où chaque lecteur devrait trouver son compte.

Laurence de Coulon

Jacques Chessex***Pardon mère***

Grasset, Paris 2008, 220 p.

Il faut avoir lu en parallèle *Morgan madrigal* (1990) et *Pardon mère* pour mesurer l'abîme qui sépare deux livres consacrés à une femme : l'amante faisandée d'une part, la mère, droite, de l'autre. Une mère qu'on n'appelle pas maman mais *mère*, du fait d'un respect si profond, si intense qu'il transcende toute forme de familiarité. Et un respect émerveillé, tendre, souffrant, parce que porteur de tant de remords de n'avoir pas su aimer...

Ce livre est un admirable témoignage de demande de pardon à une défunte dont la mort même éveille ce qui aurait pu, ce qui aurait dû être.

Jacques Chessex nous donne là le témoignage fabuleux de ce qui pour lui, pour nous, est décisif : que Morgane, l'envoûtante amante, est l'occasion d'un « verbiage » scintillant, d'une acrobatie éhontée d'inventions sémantiques, alors qu'ici le talent, immense, de l'écrivain se concentre, se densifie, se poétise dans l'évocation de la mère, et ainsi retrouve sa vérité.

Philibert Secrétan

Amory Etienne, *Veilleur, où en est l'au-
rore ?* Fidélité, Namur 2008, 144 p.

Bavarel Michel, Zurn Jean-Pierre,
*Chronique d'un accueil controversé à
Genève (1988-2008)*. AGORA, Genève
2008, 108 p.

Benoît XVI, Allen John, *Dix choses que
Benoît XVI veut vous dire*. Parole et
Silence, Paris 2008, 96 p.

Bichelberger Roger, *Le Rosaire.
Célébration de la Lumière. Les Mystères
lumineux*. Desclée de Brouwer/Lethielleux,
Paris 2008, 88 p.

Chapelle Albert, *Epistémologie*. Lessius,
Bruxelles 2008, 160 p.

Cochinaux Philippe, *L'éthique*. Fidélité,
Namur 2008, 132 p.

*****Col., I Frati in Leventina. 400 anni del
Convento dei Cappucini a Faido. Attività
pastorale e culturale dal 1607. Provinzialat
Schweizer Kapuziner, Luzern 2008, 220 p.**

Desthieux Pascal, *La confession. Enfin
je comprends mieux !* Saint-Augustin,
St-Maurice 2008, 160 p.

Desthieux Pascal, *La messe... Enfin je
comprends tout !* Saint-Augustin,
St-Maurice 2005, 336 p.

Dubrulle Luc, *Mgr Rodhain et le Secours
catholique. Une figure sociale de la cha-
rité*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 640 p.

Garrigue Gérard, *Itinéraire des Andes à
Jérusalem*. Ariadne, Millas 2008, 472 p.

Gauthier Jacques, *Tous appelés à la sain-
teté*. Parole et Silence, Paris 2008, 134 p.

Gnilka Joachim, *Qui sont les chrétiens
du Coran ?* Cerf/Médiaspaul, Paris 2008,
176 p.

Jerphagnon Lucien, *Julien dit l'Apostat.
Histoire naturelle d'une famille sous le
Bas-Empire*. Tallandier, Paris 2008, 358 p.

Kurzem Mark, *La mascotte*. Noir sur
Blanc, Lausanne 2008, 448 p.

Manzur Gregorio, *Les mouvements du
silence. Vingt ans d'initiation au tai-chi*.
Albin Michel, Paris 2008, 326 p.

Maret Michel, *Les jardins du silence*.
Parole et Silence, Paris 2008, 150 p.

Maret Michel, *Paroles et paraboles de
sagesse*. Parole et Silence, Paris 2008,
160 p.

Maritain Jacques, *L'Eglise du ciel*. Ad
Solem, Genève 2008, 64 p.

Massoudi Hassan, *Désir d'envol. Une vie
en calligraphie*. Albin Michel, Paris 2008,
208 p.

Nemcová Bozena, *Babitchka. Grand-
mère. Tableaux de la vie campagnarde.
1855*. Zoé, Carouge 2008, 320 p.

Newman John Henry, *Livret de prières*.
Ad Solem, Genève 2008, 112 p.

Pajak Frédéric, *L'étrange beauté du
monde. Récit écrit et dessiné*. Noir sur
Blanc, Lausanne 2008, 272 p.

Robert Jean-Daniel, *Les dravasses*.
Encre Fraîche, Genève 2008, 283 p.

Sara (Sœur), Collard Gilbert, *Sœur
Emmanuelle. La chiffonnière du ciel*.
Presses du Châtelet, Paris 2008, 192 p.

Singles Donna, *L'homme debout. Le
credo de saint Irénée*. Cerf, Paris 2008,
160 p.

Steinsaltz Adin, *Les juifs et leur avenir*.
Albin Michel, Paris 2008, 214 p.

Torrell Jean-Pierre, *La théologie catho-
lique*. Cerf, Paris 2008, 162 p.

Vargas Anne de, De Paoli Pilar, *Des-
sins d'exil*. AGORA, Genève 2008, 148 p.

Warin Pierre, *Saint Paul*. Fidélité, Namur
2008, 120 p.

Ces livres
peuvent être empruntés

au CEDOFOR

☎ 022 827 46 78

www.cedofor.ch

Mille milliards de mille sabords



- Je suis furax, ai-je dit à Cookie mollement étendu sur le canapé. Il a poussé un petit soupir. « Encore cette histoire de milliards ? » Voilà. C'est ça qui est bien avec lui. Pas besoin de lui expliquer les choses de long en large. Depuis le temps qu'on cohabite, il me connaît par cœur.

- Ouais, encore cette histoire de milliards. Un millier de milliards. Et même plus. Tu te rends compte de ce que ça représente ? Il s'est étiré et m'a lancé un clin d'œil. « Non. Désolé. Je n'ai jamais su compter. »

La boutade ne m'a pas fait rire. Ce n'était pas le moment de rire, mais de se concentrer. A nouveau, j'ai essayé de visualiser la somme. Mais la seule image qui me venait à l'esprit - à part l'éblouissement d'un ciel étoilé - était celle de l'Oncle Picsou nageant dans une énorme piscine remplie à ras bord de pièces d'or.

- Mille milliards, mon vieux. Douze zéros après le un. Autant d'étoiles que dans cinq ou dix galaxies comme la nôtre. C'est astronomique. C'est effarant. C'est... obscène. « Obscène ? Pourquoi ? » Devant tant d'innocence, j'ai senti ma fureur augmenter.

J'ai crié. - Oui, obscène ! Une avalanche, un maelström, un tsunami d'argent liquide - et pour donner à qui ? Aux banques. Je n'arrive pas à y croire. C'est comme de verser de l'eau dans la mer (j'ai repris péniblement mon souffle). Bon, tu me diras que les banques, contrairement à la mer, sont à sec. Et tout leur blé, il est passé où alors ? Dans la poche de qui ? Je n'y comprends vraiment rien à cette histoire. Mais j'ai bien peur qu'elle aboutisse, une fois encore, à appauvrir les pauvres et à enrichir les riches. D'un autre côté, il paraît que ce serait encore pire de laisser les structures économiques s'effondrer, il y aurait des faillites, un chômage massif et un vent de misère qui soufflerait sur le monde. C'est pour éviter cette catastrophe majeure que les grands argentiers occidentaux injectent tant de fric dans le système. Et si c'était juste pour préserver leurs avantages à eux ? Je n'y comprends rien, je te dis. Tout ce que je vois, moi, c'est que ce sont toujours les mêmes qui payent les factures, et toujours les mêmes qui encaissent les bénéfices. Mille milliards de mille sabords ! Et tous les pauvres qui pullulent sur cette planète, alors ? Et tous les sans-abri, les sans travail, les sans patrie, les sans rien du tout ? (Malgré tous mes efforts, je sentais à nouveau la moutarde me monter au nez). Et tous ceux qui manquent de pain et de soins, tous ceux qui sont en danger de mort ? Tiens, l'autre jour, j'ai vu un reportage à la télé. Ça se

passait dans une vallée reculée du Népal, extrêmement difficile d'accès. On voyait une caravane de secours, mise sur pied par une organisation humanitaire, qui essayait d'atteindre les villages dispersés sur ces hauteurs hostiles avant qu'elles ne soient totalement coupées du monde par la mauvaise saison, afin de les ravitailler en vivres et en médicaments. On voyait des familles de huit ou dix enfants en pleine disette, des mères trimant treize heures par jour pour tenter de cultiver une terre aride, des gosses au ventre vide, avec rien pour s'alimenter que quelques grains de blé rôtis. Je me suis demandée pourquoi ils n'allaient pas s'installer ailleurs, dans un coin plus vivable, mais c'était une question bête. Ailleurs, ils ne seraient pas accueillis. Ailleurs, il y aurait des gens guère disposés à partager leur espace de vie. Quelle injustice quand on y pense. Pourquoi n'ouvre-t-on (difficilement) la porte qu'aux réfugiés politiques et pas aux réfugiés économiques ? (Un ange est passé, déguisé en mendiant Rom). Enfin, bref. Toujours est-il qu'ils crèvent de faim. Eux et tant d'autres. Alors qu'il suffirait de trente milliards de dollars pour éradiquer la famine sur terre. Une bagatelle comparé aux mille milliards qui vont servir à sauver le système économique. Et tu as vu avec quelle ardeur les gouvernements se sont rués au chevet des banques ? En fait, c'est ça que je trouve le plus scandaleux : non pas

qu'ils le sauvent, ce système, quand bien même je le trouve passablement nocif. Mais l'empressement avec lequel ils se sont bougés les fesses pour y parvenir, alors qu'ils se font tirer l'oreille quand il s'agit, par exemple, de s'engager concrètement en faveur des Objectifs du Millénaire de l'ONU en consacrant 0,7% de leur produit national brut à l'aide au développement. Ce qui permettrait de réduire de moitié, d'ici 2015, l'extrême pauvreté et le nombre de personnes souffrant de la faim dans le monde. Une telle disproportion ! Tu ne trouves pas ça révoltant, toi ?

Pas de réponse. J'ai regardé Cookie. Le nez dans les coussins, il dormait du sommeil du juste. Il y a des jours, je vous jure, où j'aimerais être un chat.

Gladys Théodoloz



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Editions Saint-Augustin

**SAINT
AUGUSTIN**

PASCAL DESTHIEUX

LA CONFESSION

ENFIN JE COMPRENDS MIEUX!



**SAINT
AUGUSTIN**

Pascal
Desthieux

La confession
*enfin je comprends
mieux!*

Fr. 34.-

Michel Quenot

Parole en acte

Les miracles de Jésus



**SAINT
AUGUSTIN**

Michel Quenot

Parole en acte
*Les miracles
de Jésus*

Fr. 49.-

José Davin et Michel Salamolard

À quand, ce concile?

Manifeste
pour un renouveau
de l'Église



**SAINT
AUGUSTIN**

José Davin et
Michel Salamolard

**À quand,
ce concile?**
*Manifeste pour un
renouveau de l'Église*

Fr. 34.-

CARDINAL HENRI SCHWERY

—*—
Saints et sainteté
Les Saints parmi nous



**SAINT
AUGUSTIN**

Cardinal
Henri Schwery

Saints et sainteté
*Les Saints
parmi nous*

Fr. 43.-